

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

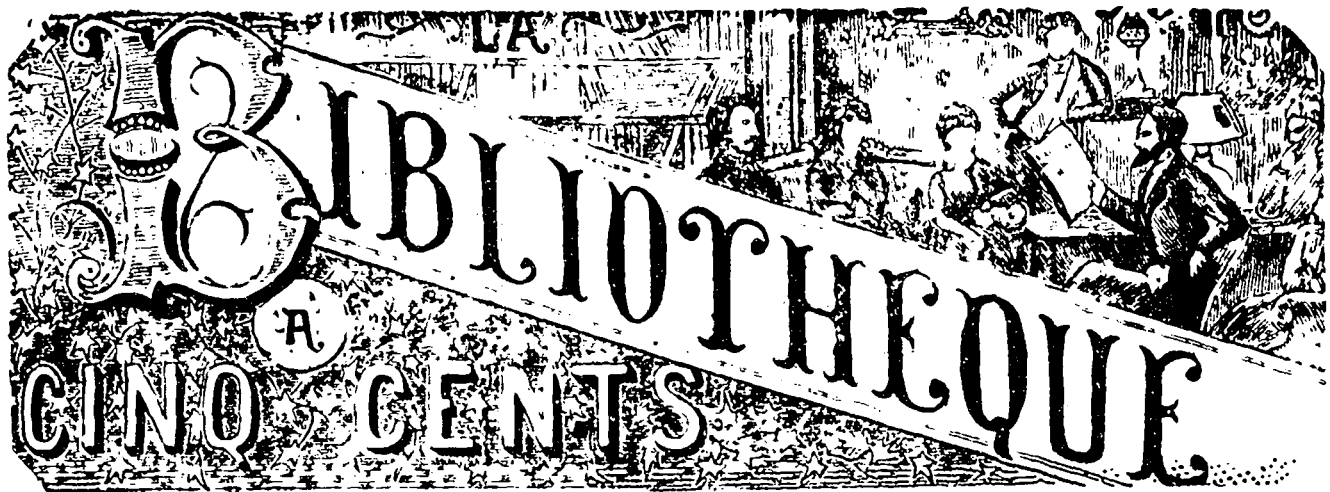
Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publié et imprimé par Dansoreau, Belleau & Cie., 518 Rue Calg.

Vol. XV

{ PAR AN }  
\$2.60

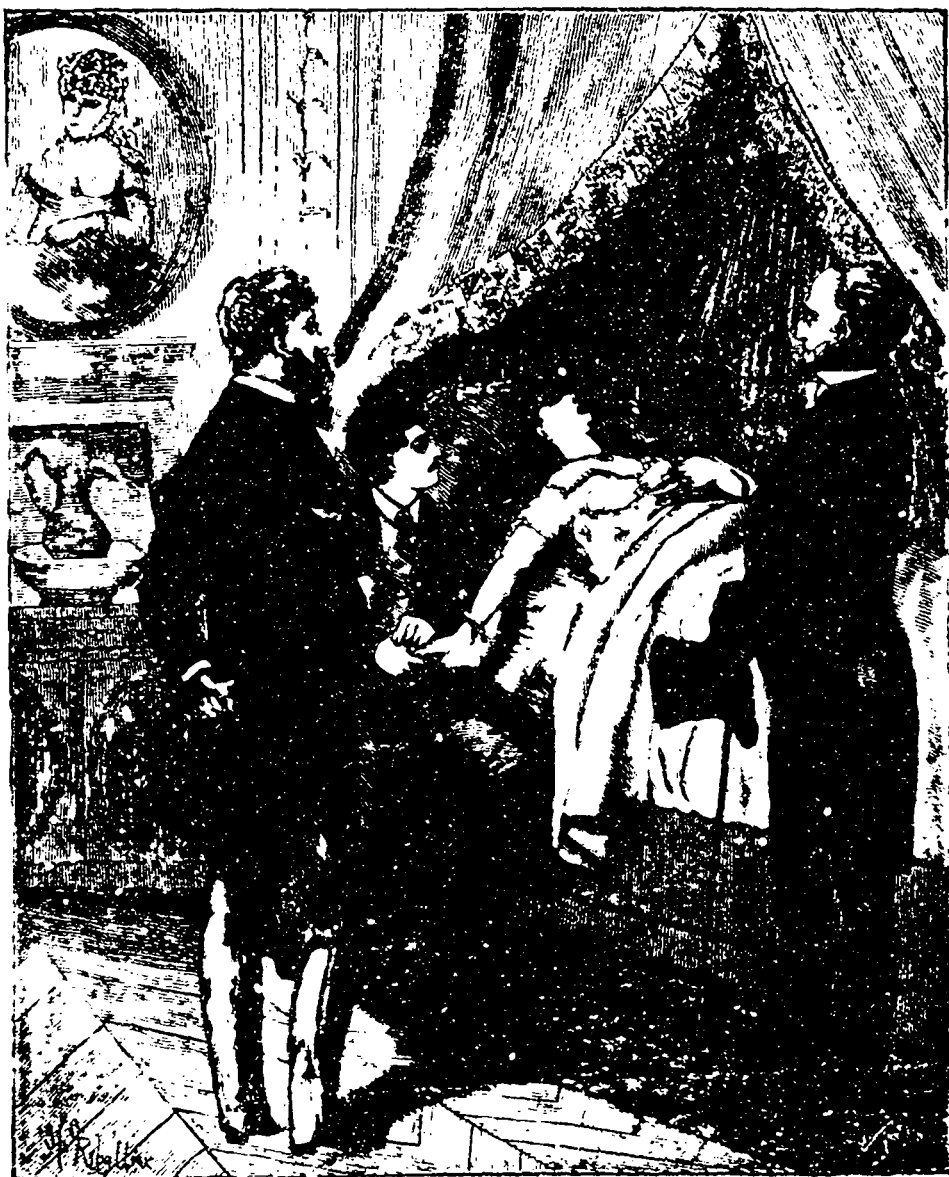
MONTREAL. 17 AOUT 1893.

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 19

## TOUTE UNE JEUNESSE

PAR FRANÇOIS COPPÉE



Il sent qu'il se passe quelque chose de terrible à la maison. (Page 429.)

# La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

## Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 17 AOUT 1893.

# TOUTE UNE JEUNESSE

## I

Au fond, tout au fond de ses souvenirs, Amédée Violette se voyait, petit bonhomme coiffé en "enfant d'Edouard", sur un balcon au cinquième étage, fleuri de volubilis. L'enfant étant tout petit, ce balcon lui semblait très grand. On avait donné à Amédée pour sa fête, ou pour son jour de naissance, une boîte de couleurs à l'aquarelle, et, vauté sur un vieux tapis, passionnément attentif, mouillant de temps en temps son pinceau dans sa bouche, il enlumina les gravures sur bois d'un volume dépareillé du *Magasin pittoresque*. Chez les voisins, dont l'appartement était contigu à celui de ses parents et qui avaient la jouissance d'une moitié du balcon, on jouait au piano une valse de Marçailhou, fort à la mode alors et intitulée *Indiana*. Tout homme né dans les environs de 1845, qui ne sent pas ses yeux se mouiller de larmes nostalgiques en feuilletant un ancien tome du *Magasin pittoresque* ou en entendant un piano suranné jouer l'*Indiana* de Marçailhou, est doué de bien peu de sensibilité.

Lorsque l'enfant, fatigué de mettre de la "couleur chair" sur les visages et sur les mains de tous les personnages des estampes, se levait et allait regarder entre les barreaux de la balustrade, il voyait se développer, à droite et à gauche, avec une courbe gracieuse, la rue Notre-Dame des-Champs, une des plus paisibles du quartier du Luxembourg, une rue alors à peine bâtie à moitié, où des branches d'arbres dépassaient les clôtures en planches des jardins, et si tranquille, si silencieuse, que le passant solitaire y entendait chanter les oiseaux en cage.

C'était par des après-midi de septembre, devant des ciels vastes et purs, où glissaient avec une majestueuse lenteur de grands nuages pareils à des montagnes d'argent.

Tout à coup une voix douce l'appela.

— Amédée, ton père va revenir de son bureau... Il faut te laver les mains avant de te mettre à table, mon mignon.

Et sa mère venait le chercher sur le balcon

Sa mère! Qu'il l'avait peu connue! Il avait besoin d'un effort pour l'évoquer, dans la brume de ses souvenirs, humble et jolie, si pâle avec de charmants yeux bleus, penchant toujours un peu la tête de côté, comme si le poids de ses admirables cheveux châtain eût été trop lourd pour elle, et sou-

riant du sourire douloureux et fatigué de ceux qui n'ont pas longtemps à vivre.

Elle lui faisait sa toilette, l'embrassait sur le front après l'avoir peigné; puis elle dressait elle-même le modeste couvert, toujours orné de quelques fleurs dans un joli vase

Le père arrivait alors. Oh! pas un faiseur d'embarras non plus, celui-là. Encore un timide, un raseur de murailles. Il essayait pourtant d'être gai, en rentrant au logis, et il enlevait son petit garçon bien haut, à bout de bras, avant de l'embrasser: "Houp là!" Mais, un moment après, lorsqu'il avait baisé sa jeune femme sur les yeux et qu'il la retenait pendant une minute, d'un geste si tendre, contre son épaule, comme il avait l'air inquiet en lui disant:

— Tu n'as pas toussé aujourd'hui?

Elle répondait toujours: "Non, pas trop", mais en baissant le regard, comme les enfants qui mentent.

Le père alors mettait sa vieille redingote, — celle qu'il venait de quitter n'était pourtant pas bien neuve; — on installait Amédée devant sa timbale, sur sa chaise haute; la jeune maman revenait de la cuisine, portant la soupière; et, après avoir déployé sa serviette, le père rejetait derrière son oreille, d'un geste brusque de la main, la longue mèche de cheveux qui lui retombait toujours sur les yeux, du côté droit.

— Il n'y a pas trop d'air, ce soir?... Tu n'as pas peur d'aller sur le balcon, Lucie?... Mets donc un châle, — disait M. Violette, tandis que sa femme versait le restant de la carafe dans la caisse verte où poussaient les capucines.

— Mais non, Paul, je t'assure... Fais descendre Amédée de sa chaise, je te prie, et venez sur le balcon.

Il faisait frais sur la haute terrasse. Le soleil s'était couché. Les grands nuages ressemblaient maintenant à des montagnes d'or, et une bonne odeur de verdure montait des jardins environnants.

— Bonsoir, monsieur Violette, — disait soudain une voix cardiaque; — j'espère que voilà une belle soirée.

C'était le voisin, M. Gérard, un graveur au burin, qui venait respirer, lui aussi, sur son bout de balcon, après avoir passé toute la journée courbé sur sa planche. Un gros homme à l'air bon enfant, ce Gérard, chauve, avec une barbe rousse mêlée de poils blancs, en vareuse débraillée, et qui, tout de suite, allumait sa pipe en terre, dont le fourneau représentait le visage d'Abd-el Kader, très culotté, sauf le turban et les yeux, qui étaient en émail blanc.

La femme du graveur, une boulotte aux yeux gais, ne tardait pas à rejoindre son mari. Elle arrivait, en poussant devant elle ses deux fillettes; l'une, la toute petite, avait deux ans de moins qu'Amédée; l'autre — dix ans et déjà l'air d'une personne raisonnable — était la pianiste qui tapotait, une heure par jour, l'*Indiana* de Marçailhou.

Les enfants bavardaient à travers le treillage qui séparait le balcon par moitié. Louise, l'aînée des fillettes, qui savait lire, racontait à voix basse aux deux tout petits de très belles histoires; Joseph vendu par ses frères, Robinson découvrant des traces de pas humains.

Amédée, qui maintenant a les tempes grises, se rappelle encore le frisson qui lui passait dans le dos au moment où le loup, caché sous les couvertures et sous le bonnet de la Mère-Grand, disait avec un grincement de dents au Petit Chaperon rouge: "C'est pour mieux te croquer, mon enfant!"

Il faisait alors presque nuit sur la terrasse. Songez donc! C'était terrible!

Pendant ce temps-là, les deux ménages, conjugalement accoudés sur leur balcon respectif, causaient familièrement. Les Violette, gens silencieux, se contentaient le plus souvent d'écouter leurs voisins, avec de brèves réponses de politesse... "Ah! bah!... Est-ce possible? Vous avez bien raison..." Mais les Gérard aimaient à parler. Mme Gérard, bonne femme de ménage, agitait quelque question d'économie domestique, racontait, par exemple, qu'elle était sortie dans la journée et qu'elle avait vu, dans un magasin de la rue du Bac, *À la Filieuse*, un certain mérinos, "quelque chose de très avanta-

geux, je vous assure, madame, et grande largeur !” Ou bien, c'était le graveur, politiqueur naïf à la mode de 48, qui déclarait qu'il fallait accepter la République, “oh ! pas la rouge, vous savez, mais la vraie, la bonne !” ou qui souhaitait que Cavaignac fût élu Président au scrutin de décembre, bien que l'artiste fût précisément en train de graver — il faut vivre après tout — un portrait du prince Louis Napoléon, destiné à la propagande électorale. M. et Mme Violette laissaient dire ; peut être même n'étaient-ils pas toujours à la conversation ; et, quand la nuit était tout à fait venue, ils se prenaient doucement la main dans l'obscurité et regardaient les étoiles.

Ces belles soirées du commencement de l'automne, dans la fraîcheur, sur le balcon, devant le firmament constellé, c'étaient les plus lointains des souvenirs d'Amédée. Puis une lacune se faisait dans sa mémoire, comme dans un livre dont on a arraché plusieurs feuillets, et il revivait des jours sombres.

L'hiver était arrivé ; on n'allait plus sur le balcon, et par les fenêtres fermées on ne voyait plus qu'un ciel d'un gris morne. La mère d'Amédée était malade et restait toujours couchée. Quand il était installé près du lit, devant une petite table, en train de découper avec des ciseaux tous les hussards d'une page d'Épinal, elle l'effrayait presque, sa maman, accoudée dans l'oreiller, sa pauvre maman qui le regardait si longtemps et si tristement, sa maigre main crispée dans ses beaux cheveux en désordre, et deux petites fumées d'ombre sous la maigreur de ses pommettes.

Ce n'était plus elle, à présent, qui venait le prendre, le matin, dans son lit, mais une vieille femme en camisole, qui ne l'embrassait pas et qui infectait le tabac à priser.

Son père, non plus, ne faisait guère attention à lui, quand il revenait, le soir, de son bureau, rapportant toujours des fioles et des petits paquets de chez le pharmacien. Quelque fois, il était accompagné du médecin, un gros monsieur très paré, très parfumé, et soufflant d'avoir grimé les cinq étages. Une fois, Amédée avait vu cet inconnu prendre dans ses bras sa mère assise sur son lit, et appliquer longtemps sa tête contre le dos de la malade, et l'enfant avait demandé : “Pourquoi, maman ?”

M. Violette, plus nerveux que jamais et rejetant à chaque instant sa mèche rebelle derrière son oreille, reconduisait le médecin jusqu'à la porte, s'attardait à parler avec lui. Amédée, appelé par sa mère, grimpeait alors sur le lit ; elle fixait sur lui des yeux brillants, le serrait avec passion sur sa poitrine dont il sentait la maigreur, et lui disait d'une voix douloureuse : “Mon petit Médée ! Mon pauvre petit Médée !” comme si elle le plaignait. Pourquoi ? Pourquoi donc ?

Le père revenait, avec un sourire forcé qui faisait mal à voir.

— Eh bien, que dit le docteur ?

— Rien, rien... Tu vas beaucoup mieux... Seulement, ma pauvre Lucie, il va falloir mettre encore un petit vésicatoire, cette nuit.

Oh ! qu'elles sont lentes, qu'elles sont monotones, les journées du petit Amédée auprès du lit de la malade assoupie, dans la chambre close et sentant la pharmacie, où la vieille priseuse entre seulement, d'heure en heure, pour apporter une tasse de tisane et mettre du charbon de terre dans la cheminée !

Mais quelquefois, la voisine, Mme Gérard, vient demander des nouvelles.

— Toujours bien faible, ma bonne madame Gérard... Ah ! je commence à me décourager.

Mme Gérard, la boulotte aux yeux gais, ne veut pas pas qu'on se laisse aller comme ça.

— Voyez-vous, madame Violette, c'est ce maudit hiver qui n'en finit plus. Mais nous voici bientôt en mars, et l'on vend déjà des bottes de primevères dans les petites charrettes, le long des trottoirs... Bien sûr que vous irez mieux, au premier rayon de soleil... Si vous voulez, je vais emmener Amédée jouer avec mes petites filles. Ça le distraira, cet enfant.

Maintenant, la bonne voisine garde le petit Amédée pen-

dant toutes les après midi, et il se plaît beaucoup chez les Gérard.

Quatre petites chambres, voilà tout, mais avec un tas de vieux meubles amusants, et des gravures, des moufles, des esquisses peintes par des camarades sur toutes les murailles ; et les portes sont toujours ouvertes, et les enfants peuvent jouer où ils veulent, se poursuivre à travers le logement, le mettre au pillage. Dans le salon, transformé en atelier, l'artiste est assis sur un haut tabouret, la pointe à la main, et la lumière de la fenêtre sans rideaux, tamisée par le transparent, fait reluire son crâne de brave homme, penché sur la planche de cuivre. Il pioche toute la journée, — une maison lourde et deux filles à élever, n'est ce pas ? — et, malgré ses opinions avancées, il continue à graver son prince Louis, “un farceur qui va nous escamoter la République.” C'est tout au plus s'il s'interrompt, deux ou trois fois par jour, pour fumer son Abd-el-Kader. Rien ne le distrait de sa besogne, pas même les petites, qui, lassées d'exécuter leur morceau à quatre mains sur le piano en ruine, viennent d'organiser avec Amédée une partie de cache-cache, tout près du père, derrière le canapé Empire, orné de gueules de lion en bronze. Mais la maman Gérard, du fond de sa cuisine, où elle est toujours à ficoter quelque chose de bon pour le dîner, trouve qu'on fait vraiment trop de tapage. Justement Maria, la plus petite, une vraie folle, en poussant, pour attraper sa sœur, sa sœur aînée un fauteuil contre le bahut Renaissance, vient de faire trembler toutes les faïences de Rouen.

— Alons, allons, mes enfants ! — crie, sans colère dans la voix, maman Gérard, du fond de son antre, d'où s'échappe un délicieux parfum de lardons. — Laissez un peu votre père tranquille, et allez jouer dans la salle à manger.

On obéit ; car, là, on peut remuer les chaises à sa guise et s'en faire des maisons, pour jouer aux visites. Cette folle de Maria — a-t-on idée d'imagineries pareilles ? à cinq ans ! — a pris le bras d'Amédée, qu'elle appelle son petit mari ; elle va rendre visite à sa sœur Louise et lui présente son enfant, une poupée de carton, à grosse tête emmaillottée dans une serviette.

— Alors, comme vous voyez, madame, c'est un garçon.

— Et qu'est-ce que vous comptez faire de lui quand il sera grand ? — demande Louise, qui se prête au jeu par complaisance ; car elle a dix ans, s'il vous plaît, et c'est une petite demoiselle.

— Mais, madame, — répond Maria avec gravité, — il sera militaire.

En ce moment, le graveur, qui a quitté son établi pour se dégourdir un peu les jambes et pour allumer son troisième Abd-el-Kader, est sur le seuil de son atelier ; et Mme Gérard, rassurée sur le sort de son ragoût qui cuit à petit feu, — oh ! que ça sent bon, dans la cuisine ! — vient d'entrer dans la salle à manger. Ils regardent tous deux les enfants, si drôles, si gracieux, en faisant leurs petites mines. Puis l'homme regarde sa femme, la femme regarde son mari, et ils partent ensemble d'un joyeux éclat de rire.

Mais on ne rit pas, on ne rit jamais dans le logement à côté, chez les Violette. On tousse, on tousse, on tousse ! Jusqu'à l'étouffement, jusqu'au râle ! Elle va s'en aller, la timide jeune femme aux cheveux trop lourds, et quand les belles soirées seront revenues, elle ne s'attardera plus sur le balcon à serrer dans l'ombre la main de son mari, en regardant les astres. Il n'y comprend rien, le petit Amédée, mais il est pris d'une vague terreur. Il sent qu'il se passe quelque chose d'effrayant à la maison. Tout le monde lui fait peur, maintenant. Il a peur de la vieille qui sent le tabac et qui, en l'habillant, le matin, le regarde d'un air de pitié ; peur du médecin si bien mis, qui monte deux fois par jour les cinq étages, à présent, et laisse dans l'appartement une traînée de parfumerie ; peur de son père, qui ne va plus à son bureau, qui a une barbe de trois jours, et qui arpente fébrilement le petit salon, en rejetant, avec un geste de maniaque, sa mèche de cheveux derrière son oreille. Il a peur de sa mère, hélas ! de sa mère qu'il a vue, ce

soir encore, à la lueur de la veilleuse, la tête enfoncée dans l'oreiller, le nez si mince, le menton en l'air, et qui n'a pas paru le reconnaître, malgré ses yeux grands ouverts, quand le père a pris son enfant dans ses bras et l'a penché vers elle pour qu'il l'embrassât sur son front couvert de sueur froide !

Enfin, il est arrivé, le jour terrible, le jour qu'Amédée n'oubliera jamais, quoiqu'il ne fût alors qu'un petit, un bien petit enfant.

Ce qui l'a réveillé, ce jour-là, c'est l'étreinte de son père, qui est venu le prendre dans son lit, de son père qui a des yeux de fou, des yeux sanglants à force d'avoir pleuré. Le voisin, M. Gérard, — à quel propos est il là de si bonne heure ? — roule de grosses larmes sous ses paupières, lui aussi. Il se tient tout à côté de M. Violette, comme s'il veillait sur lui, et lui frappe le dos affectueusement avec le plat de la main.

— Allons, mon pauvre ami !... du courage !... du courage !

Mais le pauvre ami n'en a plus. Il se laisse enlever son enfant des mains par M. Gérard, et voilà que sa tête tombe, comme morte, sur l'épaule du brave graveur, et qu'il se met encore à pleurer, avec de gros sanglots qui lui soulèvent les épaules.

— Maman !... Voir maman !... — crie le petit Amédée plein d'épouvante.

Hélas ! il ne la verra plus jamais ! Chez les Gérard, où on l'emporte et où la bonne voisine l'habille, on lui dit que sa maman est partie, partie pour longtemps, pour très longtemps ; qu'il doit bien aimer son papa, ne plus penser qu'à son papa, et d'autres paroles qu'il ne comprend guère, dont il n'ose pas demander l'explication et qui le consternent.

C'est étrange ! Le graveur et sa femme ne s'occupent que de lui, le regardent à chaque instant. Les petites, elles aussi, ont devant lui un air singulier, presque respectueux. Qu'est ce qu'il y a donc de changé ? Louise n'ouvre pas son piano, et quand la petite Maria a voulu prendre sa "ménagerie" dans le bas du buffet, Mme Gérard lui a dit brusquement, en essayant de faire les gros yeux : "On ne joue pas aujourd'hui."

Après le déjeuner, Mme Gérard a mis son châle et son chapeau, et est sortie en emmenant Amédée. Ils sont montés dans un fiacre, qui a suivi des rues que l'enfant ne connaissait pas, a traversé un pont au milieu duquel se dressait un grand cavalier d'airain, la tête nue couronnée de lauriers, et s'est arrêté devant une grande maison, où ils sont entrés avec de la foule, et où un jeune homme, très agile et très empressé, a fait mettre à Amédée des vêtements noirs.

Au retour, l'enfant a trouvé son père et M. Gérard, assis à la table de la salle à manger, et tous deux écrivant des adresses sur de grandes feuilles encadrées de noir. M. Violette ne pleurait pas, mais sa figure était comme creusée de douleur, et il laissait tomber sur son œil droit sa mèche de cheveux noirs.

À la vue de son fils dans ses vêtements neufs, il a poussé un gémissement, s'est levé en chancelant comme un homme ivre, et a de nouveau fondu en larmes.

Oh ! non, il n'oubliera jamais ce jour-là, le petit Amédée, ni l'horrible lendemain, où Mme Gérard est venue, dès le matin, le vêtir de son costume noir, tandis qu'il écoutait, dans la chambre à côté, un bruit de lourds soulers traînés et de coups de marteau. — Il se rappelle tout à coup qu'il n'a pas vu sa mère depuis l'avant-veille.

— Maman !... voir maman !...

Il faut bien alors tâcher de lui faire comprendre la vérité. Mme Gérard lui répète qu'il doit être sage, très bon, pour consoler son père qui a beaucoup de chagrin, et elle ajoute que sa maman s'en est allée pour toujours, et qu'elle est au ciel.

À ciel ! C'est bien haut et c'est bien loin, le ciel. Mais si sa mère est au ciel, qu'est-ce donc qu'emportent ces portefaix en deuil dans cette lourde boîte qu'ils cognent à tous les angles de l'escalier ? Qu'est-ce donc que traîne la lugubre voiture qu'il suit sous la pluie, en allongeant ses pas enfantins, sa petite main serrée dans la main gantée de noir de son père ? Qu'est-ce donc qu'on enfouit dans ce trou d'où sort une odeur de

terre fraîchement remuée, dans ce trou entouré de gens en noir et devant lequel son père détourne la tête avec horreur ? Qu'est ce donc que l'on cache au fond de la fosse béante, dans ce jardin plein de croix et d'urnes de pierre, où les arbres aux bourgeons de bronze des premiers jours de mars, luisants au soleil après l'averse, laissent tomber de leurs branches de grosses gouttes d'eau qui ressemblent à des larmes ?

Sa mère est au ciel !... Amédée n'ose plus demander à "voir maman", le soir de cet effrayant jour-là, quand, il s'assied auprès de son père à cette table où, depuis longtemps déjà, la vieille femme en camisole ne met plus que deux couverts. Le pauvre veuf, qui vient encore de s'essuyer les yeux avec sa serviette, a mis dans une assiette un peu de viande pour Amédée et la lui coupe en petits morceaux ; et, tout pâle sur sa chaise haute, l'enfant se demande s'il doit reconnaître un jour le regard de sa mère, ce regard si caressant et si doux, dans une de ces étoiles qu'elle aimait à contempler, sur le balcon, par les fraîches nuits de septembre, en serrant la main de son mari dans l'obscurité.

## II

Les arbres sont comme les hommes ; il y en a qui n'ont pas de chance. Mais un arbre véritablement infortuné était le pauvre diable de platane qui avait poussé au milieu de la cour de l'institution de jeunes gens, située rue de la Grande Chaumière, et dirigée par M. Batifol.

Le hasard aurait aussi bien pu faire pousser ce platane au bord d'une rivière, sur une jolie berge, où il eût regardé passer les bateaux, ou bien encore sur le mail d'une ville de garnison, où il aurait eu du moins, deux fois par semaine, la distraction d'écouter la musique militaire. Eh bien, non ! Il était écrit, au livre des destinées, que ce malheureux platane perdrait son écorce, tous les étés, comme un serpent change de peau, et joncherait le sol de ses feuilles mortes, à la première gelée, dans la cour de l'institution Batifol, qui était un endroit sans agrément.

D'abord, cet arbre solitaire — oh ! mon Dieu, un platane comme un autre (*platanus orientalis*), entre deux âges, sans originalité — devait avoir le sentiment pénible qu'il servait à tromper le public. En effet, sur l'enseigne de l'institution Batifol (Cours du lycée Henri IV. Préparation au baccalauréat et aux écoles de l'État), on lisait ces mots fallacieux : *Il y a un jardin*, et, en réalité, il n'y avait qu'une vulgaire cour, sablée de sable de rivière, avec un ruisseau pavé autour, une cour dans laquelle on n'aurait pu récolter — et après la récréation encore ! — qu'une demi-douzaine de billes perdues, une toupie cassée en deux et un certain nombre de clous de souliers. Le seul platane justifiait l'illusion, la fiction du jardin promis par l'enseigne. Or, comme les arbres ont certainement le sens commun, celui-ci devait bien avoir conscience qu'il n'était pas un jardin à lui tout seul.

Et puis, c'est vraiment un sort bien injuste pour un arbre inoffensif, qui n'a jamais rien fait à personne, que de s'épa nouir à côté d'un portique de gymnase, dans un rectangle parfait formé par un mur de prison hérissé de culs de bou teilles et par trois corps de logis d'une symétrie affligeante, et offrant, au-dessus des nombreuses portes du rez-de-chaussee, des inscriptions dont la lecture seule invitait au bâillement. Salle 1. Salle 2. Salle 3. Salle 4. Escalier A. Escalier B. Entrées des dortoirs. Réfectoire. Laboratoire.

Le pauvre platane crevait de chagrin dans ce lieu morne. Ses seuls bons moments — les heures de récréation où la cour s'égayait des cris et des rires de gamins — étaient gâtés pour lui par la vue des trois ou quatre élèves punis, qu'on mettait au piquet au pied de son tronc. Les oiseaux parisiens, qui ne sont pourtant pas difficiles, se posaient à peine sur les branches et n'y avaient jamais construit un nid. Il est même supposable que cet arbre désenchanté, lorsque le vent d'avril agitait son feuillage et que les gavroches du ciel venaient polissonner chez lui, leur murmurait charitablement : "Croyez-moi ! l'endroit ne vaut rien. Allez faire l'amour ailleurs !"

A l'ombre de ce platane, planté sous une mauvaise étoile, devait s'écouler la majeure partie de l'enfance d'Amédée.

Employé de ministère, M. Violette était condamné à sept heures de prison par jour, dont une ou deux étaient consacrées par lui à remplir avec dégoût un tas d'imprimés probablement superflus, et les autres heures à diverses occupations aussi variées qu'intellectuelles, telles que bâiller, se ronger les ongles, dire du mal des chefs, geindre sur la lenteur de l'avancement, faire cuire une pomme ou une saucisse dans le four du poêle, pour le déjeuner, et lire le journal... jusqu'au tuf, jusqu'à la signature du gérant, jusqu'aux réclames dans lesquelles un curé de campagne exprime sa naïve gratitude d'être enfin guéri d'une consanguinité opiniâtre. En récompense de cette captivité quotidienne, M. Violette recevait, à la fin du mois, une somme exactement suffisante pour assurer à son ménage la soupe et le bœuf, avec très peu de cornichons autour.

Afin de faire parvenir son fils à une position aussi distinguée, le père de M. Violette, horloger à Chartres, s'était saigné à blanc et était mort sans laisser d'économies. Le Silvio Pellico administratif, dans ces heures d'ennui exaspéré, regrettait parfois de n'avoir pas tout bonnement succédé à l'auteur de ses jours, et il se voyait en imagination dans la claire petite boutique près de la cathédrale, une loupe fixée dans son arcade sourcilère, en train de visiter le vieil oignon d'un fermier, et ayant devant lui, suspendues au dessus de son établi, une trentaine de montres d'or ou d'argent marchant toutes ensemble avec un crépitement joyeux, que des cultivateurs lui avaient données à réparer la semaine d'avant et qu'ils devaient venir reprendre tout à l'heure, en profitant du jour du marché.

Mis une profession aussi basse eût-elle été digne, je vous le demande, d'un jeune homme ayant fait des études complètes, d'un bachelier en lettres bourré de *Racines grecques* et de *Conciones*, pouvant vous débiter, d'une haleine, les preuves de l'existence de Dieu, et capable de vous dire, sans broncher, les dates des règnes de Nabonassar et de Nabopolassar ? Non ! messieurs, et ce petit horloger chartrain, ce simple artisan, comprenait mieux l'esprit moderne — (Très bien. Très bien. Ecoutez) — Sommes nous encore en Egypte, au temps des pharaons, pour qu'un fils succède forcément à son père dans son métier ? (Approbation.) — Non ! ce modeste boutiquier avait agi, messieurs, d'après la loi de la démocratie, avait suivi l'instinct d'une noble et sage ambition — (Applaudissements sur un grand nombre de bancs.) — Et il avait fait de son fils, d'un garçon intelligent et sensible, une machine à remplir des imprimés, ayant perdu tant de jours à deviner les rébus de l'*Illustration*, qu'il les lisait aussi couramment que M. Ledrain pourrait déchiffrer l'inscription cunéiforme d'une brique assyrienne.

Aussi, — résultat admirable et qui devait réjouir les mânes du vieil horloger ; — son fils était-il devenu un monsieur, un fonctionnaire, si honorablement rétribué par l'Etat qu'il était obligé de faire mettre à ses fonds de culotte des pièces d'un drap à peu près pareil, et que sa pauvre jeune femme, de son vivant, avait toujours été forcée, aux approches du terme, de porter au mont-de-piété la louche et les six couverts d'argent. Quoiqu'il en fût, M. Violette était veuf à présent et ayant toute sa journée prise, était fort embarrassé de son petit garçon.

Sans doute, ses voisins, les Gérard, étaient excellents pour Amédée et continuaient à le garder chez eux toute l'après-midi. Mais cet état de choses ne pouvait pas durer toujours, et M. Violette se faisait scrupule d'abuser ainsi de la complaisance de ces braves gens.

Amédée ne les gênait pourtant guère, et la maman Gérard aimait déjà comme un des siens. L'orphelin était maintenant inséparable de la petite Maria, un diable tout à fait, qui devenait plus gentille, de jour en jour. Le graveur, ayant retrouvé dans un placard son ancien bonnet à poils de grenadier de la garde nationale, coiffure supprimée depuis 48, l'abandonna aux deux enfants. Jouet magnifique, convenez-en ! et bien fait pour exciter leur imagination. Il fut immédiatement transformé dans son esprit en un ours d'une taille et d'une férocité effroyables,

qu'ils se mirent à chasser à travers le logement, le guettant, embusqués derrière les fauteuils, le visant avec des bâtons et gonflant leurs petites joues de toutes leurs forces pour faire : "Poum !" et imiter les coups de fusil. Ce divertissement cynégétique acheva la ruine du vieux mobilier. Pendant ce temps-là, les gammes de la grande Louise s'écoulaient avec un bruit de torrent musical ; dans la cuisine, la friture gazouillait sur les fourneaux de maman Gérard ; et, tranquille au milieu de ce joyeux désordre et de ce tapage à ne pas s'entendre, le graveur, tout à son affaire, signolait le grand cordon de la Légion d'honneur et les épaulettes à graines d'épinards du Prince Président, que, républicain soupçonneux et flairant le coup d'Etat, il détestait pourtant de tout son cœur.

— Vraiment, monsieur Violette, — disait la mère Gérard à l'employé, quand, au retour du bureau, il venait chercher son fils et s'excusait du mal que l'enfant devait donner aux voisins, — vraiment, je vous assure, il ne nous gêne en rien... Attendez un peu avant de l'envoyer en classe... Il est très paisible, et si Maria ne l'excitait pas à jouer (ma parole d'honneur, c'est elle qui est le garçon !), votre Amédée serait toujours à regarder les images. Ma grande Louise lui fait lire, tous les jours, deux pages de la "Morale en actions", et hier encore, il a bien amusé Gérard en lui racontant l'Histoire de l'Éléphant reconnaissant... Il ira en pension plus tard... Attendez un peu.

Mais M. Violette est décidé à envoyer Amédée chez M. Batifol. Oh ! comme externe, bien entendu. C'est si commode, c'est à deux pas. Cela n'empêchera pas Amédée de voir souvent ses petites amies. Mais il va sur ses sept ans ; il est très en retard ; c'est à peine s'il sait former ses lettres. On ne saurait "commencer" les enfants trop tôt, etc, etc.

C'est pourquoi, par un beau jour de printemps, M. Violette est introduit avec son petit garçon dans le cabinet de M. Batifol, qui va venir dans un instant, le domestique lui a promis.

Il est hideux, le cabinet de M. Batifol. Dans les trois corps de bibliothèque, que n'ouvre jamais le maître de céans, parfait cuisinier et cupide marchand de soupe, quelques-uns de ces ouvrages qu'on se procure sur les quais, au maître courant, tels que le *Cours de littérature de Laharpe* et un Rollin qui n'en finit plus, laissent suinter l'ennui à travers leurs reliures. Le bureau ce travail à cylindre, un de ces chefs-d'œuvre d'acajou plaqué dont le faubourg Saint-Antoine conserve encore le secret, est surmonté d'une sphère terrestre.

Tout de suite, par une fenêtre ouverte, le petit Amédée remarque la plate-terre au milieu de la cour, qui s'embête à vingt francs l'heure, malgré le soleil, le ciel bleu et le vent printanier.

Un jeune merle, qui ne connaît pas encore le quartier, est venu, il n'y a qu'un instant, se poser sur une de ses branches. Mais l'arbre lui a dit sans doute :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Le Luxembourg. Il y a des enfants qui font des pâtés avec du sable, des bonnes qui causent, sur les bancs, avec des militaires, des amoureux qui se promènent en se tenant les mains... Vas-y donc, imbécile ! Et le merle s'est envolé ; et l'arbre universitaire, rendu à sa solitude, laisse pendre ses feuilles désillusionnées.

Amédée, dans sa confuse intelligence d'enfant, est en train de se demander pourquoi ce platane a l'air si morose, lorsqu'une porte s'ouvre, et M. Batifol paraît.

D'aspect farouche, en dépit de son nom presque inconvenant, le maître de pension ressemble à un hippopotame vêtu d'une ample lévite de drap noir. Il s'avance pesamment, salué M. Violette avec dignité, s'assied dans son fauteuil de cuir, devant ses paperasses, ôte sa calotte de velours et découvre une calvitie telle, une calvitie si volumineuse, si ronde et si jaune, que le petit Amédée la compare avec terreur à la sphère terrestre placée au sommet du bureau.

C'est tout à fait la même chose. Ces deux boules sont jumelles. Il y a même, sur le crâne de M. Batifol, une éruption de petits boutons de sang à peu près groupés comme les archipels de l'Océan Pacifique.



—A quoi dois-je l'honneur?... — demando l'instituteur d'une voix grasse, d'une voix excellento pour crier les noms d'un palmarès dans les distributions de prix

M. Violette n'est pas hardi. C'est stupide ; mais quand son chef de bureau le fait appeler dans son cabinet pour affaire de service, voilà qu'il est pris d'une espèce de bredouille et que ses jambes flageolent. Un personnage aussi imposant que M. Batifol n'est pas fait pour lui donner de l'assurance. Amédée est timide comme son père, et, tandis que l'enfant épouventé par la ressemblance de la sphère avec la calvitie de M. Batifol, commence à trembler déjà, M. Violette se trouble, taquine sa mèche rebelle, cherche ses mots et ne dit rien qui vaille.

Cependant, il finit par répéter à peu près ce qu'il a dit à la maman Gérard : " Son fils va sur ses sept ans ; il est très en retard ; etc., etc. "

L'instituteur paraît écouter M. Violette avec un bienveillant intérêt, en inclinant de temps à autre son crâne géographique. Mais, en réalité, il observe et juge ses visiteurs. La redingote étriquée du père, le teint pâlot du petit bonhomme, tout cela sent la pauvreté. Il s'agit d'un externe à trente francs par mois. Rien de plus.

Aussi M. Batifol abrège-t-il le "speech" qu'il adresse en pareille circonstance, à ses nouveaux clients.

Il se chargera de son "jeune ami" (trente francs par mois, c'est bien entendu, et l'enfant apportera son déjeuner dans un petit panier), de son jeune ami, qui sera d'abord placé dans une classe élémentaire. (Certains pères de famille préfèrent, et ont raison de préférer, la demi-pension, avec un repas à midi, sain et abondant ; mais M. Batifol n'insiste pas.) Son jeune ami sera donc mis d'abord dans une classe enfantine ; mais il y sera préparé tout de suite, *ab ovo*, à recevoir un jour les leçons de cette Université de France, *alma parens* (l'enseignement des langues étrangères n'est pas compris dans le prix ordinaire, naturellement), de cette illustre Université, qui, par le travail en commun, par l'émulation entre les élèves (les arts d'agrément : danse, musique, escrime, se paient aussi à part, cela va sans dire), prédispose les enfants à la vie sociale et en fait des hommes et des citoyens.

M. Violette se contente, et pour cause, de l'externat à trente francs. C'est une affaire bâclée. Des le lendemain, Amédée entrera en "neuvième préparatoire".

— Donnez moi la main, mon jeune ami, — lui dit le maître du pensionnat, quand le père et le fils se sont levés pour prendre congé.

Amédée, très troublé, tend sa main, et M. Batifol y dépose la sienne, qui est si énorme, si lourde et si froide, que l'enfant frissonne au contact et croit toucher un gigot de mouton de sept à huit livres, tout frais arrivé de la boucherie.

Enfin, on s'en va. C'est fini. Mais le lendemain, dès le matin, Amédée, muni d'un panier où la vieille femme qui sent le tabac a mis une petite bouteille d'eau rougie, un peu de veau piqué et deux tartines de confitures, se présente à la pension Batifol, pour y être préparé, sans délai, aux leçons de *l'alma parens*.

L'hippopotame, vêtu de drap noir, sans oter sa calotte cette fois, — au grand regret de l'enfant, qui voudrait s'assurer si le crâne de M. Batifol est quadrillé, comme le globe terrestre, par les degrés de latitude et de longitude, — conduit immédiatement son élève à la classe de "neuvième préparatoire" et le présente au maître.

— Voici un nouvel externe, monsieur Tavernier... Vous verrez où il en est pour la lecture et l'écriture, n'est-ce pas ?

M. Tavernier, long jeune homme au teint jaune, — encore un bachelier, celui-là, qui, s'il était aujourd'hui, comme feu son père, brigadier de gendarmerie dans un joli coin d'herbages et de pommiers en Normandie, n'aurait peut-être pas cette mine de papier mâché et ne serait pas vêtu, à huit heures du matin, d'un habit noir dans le genre de ceux qu'on voit pendus à la Morgue, — M. Tavernier accueille le "nouveau" avec un pâle sourire, qui disparaît aussitôt que M. Batifol s'est retiré.

— Allez vous asseoir à cette place vide... là... au troisième gradin, — dit M. Tavernier d'un ton plein d'indifférence.

Il daigne pourtant conduire Amédée à la place qu'il doit occuper. Mais le voisin du petit Violette, l'un des futurs citoyens qui se préparent à la vie sociale, — plusieurs ont encore des culottes fendues par derrière, — a eu le tort d'apporter en classe une poignée de hannetons. Il attrape un quart d'heure de piquet, qu'il fera tout à l'heure au pied du platane rochigné de la grande cour.

— Vous verrez comme il est "chien," — murmure l'élève puni à l'oreille d'Amédée, dès que le pion est remonté dans sa cathédre.

Mais M. Tavernier frappe avec une règle sur le bois de la chaire, et, ayant rétabli le silence, invite l'élève Godard, à réciter sa leçon.

L'élève Godard, gros joufflu aux yeux endormis, se lève automatiquement. D'un seul jet, sans prendre haleine, jure à un robinet qui coule, il commence à réciter : *Le Loup et l'Agneau*, et le texte de La Fontaine se déroule avec une rapidité folle, comme le fil d'une bobine mue à la vapeur.

"La raison du plus fort est toujours la meilleure — nous l'allons montrer tout à l'heure un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde pure..."

Tout à coup, l'élève Godard se trouble, il hésite. La machine a été mal graissée. Il y a un rat qui obstrue le robinet.

"Dans le courant d'une onde pure... Dans le courant d'une onde pure..."

Puis il se tait brusquement. Le robinet est fermé. L'élève Godard ne sait pas sa leçon, il est condamné, lui aussi, à rester en faction sous le platane.

Après l'élève Godard, c'est l'élève Grosdidier, puis l'élève Blanc, puis l'élève Moreau (Gaston), puis l'élève Moreau (Ernest), puis l'élève Malapart, puis un autre, puis un autre, puis un autre encore, qui débagoulent, avec la même volubilité, avec la même inintelligence, avec la même voix de serinette, la cruelle et admirable fable. C'est agaçant et monotone comme une pluie fine. Tous les élèves de la "neuvième préparatoire" restent dégoûtés, pendant quinze ans au moins, du plus exquis des poètes français.

Le petit Amédée a envie de pleurer. Il écoute avec une stupefaction mêlée d'effroi les écoliers dévider tour à tour leur bobine.

Dire que, demain, il faudra qu'il en fasse autant. Jamais il ne pourra. M. Tavernier l'inquiète fort, aussi. Nonchalamment assis dans sa chaire, le pion au teint jaune, qui n'est pas exempt de prétention, malgré son habit noir du "dérochez-moi ça," se lime soigneusement les ongles et n'ouvre la bouche de temps à autre que pour en laisser tomber une menace ou une punition.

C'est donc cela, l'école !... Amédée se rappelle les gentilles leçons de lecture que lui donnait l'aînée des petites Gérard, cette bonne Louise, déjà si sage et si sérieuse à dix ans, quand elle lui montrait les lettres d'un alphabet à images, avec tant de patience et de douceur, du bout d'une aiguille à tricoter ; et l'enfant, pénétré, dès la première heure, de l'accablant ennui scolaire, regarde au dehors, derrière les vitres du châssis qui éclaire la classe, se mouvoir sans bruit les larges feuilles dentelées du platane mélancolique.

### III.

Une année, deux années, trois années s'écouleront sans qu'il se passât rien de bien notable chez les habitants du cinquième.

Le quartier n'avait pas changé et conservait son aspect de faubourg à demi champêtre. On venait bien d'élever, à deux portées de fusil de la maison où logeaient les Gérard et le petit Violette, une grande bâtisse à cinq étages, sur le toit de laquelle frémissait encore au vent le bouquet flétri des maçons. Mais c'était tout. En face, dans le terrain à vendre, mal clos de planche pourries, on voyait toujours des touffes d'orties et une chèvre broutant au piquet ; et sur le grand mur, au-dessus

duquel, à la fin d'avril, les lilas laissaient pendre leurs grappes parfumées, les pluies n'avaient pas encore effacé cette brutale déclaration d'amour écrite au couteau dans le plâtre : " Quand Mélite voudra, elle m'aura." Signé : " Ugone."

Trois années avaient donc passé, et le petit Amédée avait un peu grandi.

Dans ce temps-là, un enfant né dans le centre de Paris — par exemple, dans le labyrinthe des ruelles infectes qui s'embrouillaient autour des Halles — aurait pu grandir sans se douter du changement des saisons autrement que par l'état de la température et de l'étroite bande de ciel qu'il pouvait voir en levant la tête. Même aujourd'hui, certains enfants de pauvres — les pauvres ne bougent guère de leur trou — apprennent seulement l'arrivée de l'hiver par l'odeur des marrons grillés ; du printemps, par les bottes de giroflées à l'étal de la fruitière ; de l'été, par le passage du tonneau d'arrosage ; et de l'automne, par les éboullements d'écaillés d'huîtres à la porte du marchand de vin. Le vaste ciel, avec ses babéliques architectures de nuages, l'or en fusion du soleil couchant derrière les masses d'arbres, le silence enchanté du clair de lune sur la rivière, tous ces spectacles grandioses et magnifiques, c'est bon pour ceux qui habitent les beaux quartiers ou qui n'ont quelquefois. Le fils d'un ouvrier en jais ou en queues de boutons de la rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur passe son enfance à jouer dans l'escalier qui sent le plomb, ou dans la cour qui ressemble à un puits, et ne se doute pas que la nature existe. Tout au plus soupçonne-t-il qu'il pourrait bien y avoir de la verdure quelque part, le jour des Rameaux, quand il voit passer les chevaux d'omnibus avec une petite branche de buis près de l'oreille. Qu'importe, d'ailleurs, si l'enfant a de l'imagination ? Le reflet d'une étoile dans le ruisseau lui révélera l'immense poésie nocturne, et il respirera tout l'enivrement de l'été dans la rose épanouie que la jeune fille d'à côté aura laissée tomber de ses cheveux.

Amédée, lui, avait eu le bonheur de naître dans cette délicieuse et mélancolique banlieue de Paris, qui n'avait pas encore été " haussmannisée " et qui était pleine de coins charmants et sauvages.

Son père, le pauvre veuf, qui ne se consolait pas et cherchait à fatiguer son chagrin dans de longues promenades, s'en allait, par les claires soirées, en tenant son petit garçon par la main, du côté des solitudes. Ils suivaient ces admirables boulevards extérieurs d'autrefois, où il y avait des ormes géants datant de Louis XIV, des fossés pleins d'herbes et des palissades ruinées laissant voir par leurs brèches des jardins de maraîchers où les cloches à melons luisaient sous les rayons obliques du couchant. Tous deux silencieux, — le père abîmé dans ses souvenirs, Amédée plongé dans ses flottantes rêveries d'enfant, — ils s'en allaient ainsi, loin, bien loin, dépassaient la barrière d'Enfer, atteignaient ces parages ignorés qui faisaient alors à un habitant de la rue Montmartre l'effet produit sur un savant du moyen-âge par les coins de vieilles mappemondes marqués de ces mots effrayants : *Mare ignotum*. Dans ces déserts suburbains, plus de maisons, mais de rares masures, toutes ou presque toutes à un seul étage. Quelquefois un carret peint d'un rouge lie-de-vin, sinistre, ou bien, sous les acacias, à la fourche de deux rues labourées d'ornières, une guinguette à tonnelles avec son enseigne, un tout petit moulin à bout d'une perche, tournant au vent frais du soir. C'était presque de la campagne. L'herbe, moins poudreuse, envahissait les deux contre-allées et croissait même sur la route, entre les pavés déchaussés. Sur la crête des murs bas, un coquelicot flambait ça et là. Peu ou point de rencontres, sinon à très pauvres gens : une bonne femme, en bonnet de paysanne, traînant un marmot qui pleurait, un ouvrier chargé d'outils, un invalide attardé, et parfois, au milieu de la chaussée, dans une brume de poussière, un troupeau de moutons éreintés, bêlant désespérément, mo. dus aux cuisses par les chiens et se hâtant vers l'abattoir. Le père et le fils marchaient droit devant eux jusqu'au moment où il faisait tout à fait sombre sous les grands arbres. Ils venaient alors, le visage fouetté par l'air

plus vif, tandis que dans le lointain de l'avenue, à de grands intervalles, les anciens réverbères à potence, les tragiques lanternes de la Terreur, allumaient leurs fauves étoiles sur le ciel vert du crépuscule.

Ces promenades tristes, faites avec un compagnon aussi triste que M. Violette et terminant une journée d'ennui à la pension Batifol, — Amédée était en septième, s'il vous plaît, et savait déjà que " la bonté de Dieu " peut se tourner en latin par " la bonté divine ", *bonitas divina*, et que mot *Cornu* est indéclinable, — ces longues heures silencieuses, passées devant un pupitre de classe ou aux côtés d'un promoteur absorbé dans son chagrin, auraient pu devenir fatales pour l'esprit de l'enfant et l'assombrir à jamais, s'il n'avait pas eu ses bons amis Gérard. Il alloit chez eux le plus souvent qu'il pouvait, une heure par-ci, une heure par-là, plus toute la journée du jeudi, et c'était toujours chez le graveur un milieu plein de bonhomie et de gaieté, où Amédée se sentait doucement et absolument heureux.

Ces bons Gérard ! Imaginez-vous que, maintenant, outre leur Louise et leur Maria, sans parler d'Amédée, qu'ils regardaient comme de la famille, ils avaient pris à leur charge, ou presque, un quatrième enfant, une petite fille du nom de Rosine, qui avait précisément le même âge que leur cadette. Voici comme.

Au-dessus du logis de Gérard, dans une des mansardes du sixième, habitait un ouvrier typographe appelé Combarieu, que sa femme — une pas grand-chose — venait de planter là avec une enfant de huit ans sur les bras. Pouvait-on rien attendre de mieux d'une créature qui, selon la concierge, nonnriissait son mari et sa petite fille de charcuterie pour s'épargner la peine de faire le dîner, restait tout le jour, déçiffée et en-camisole, à lire des romans et à se tirer les cartes, et que le fils de l'épicier avait rencontrée, un soir, au bal Ragache, assise avec un pompier devant un saladier de vin à la française ?

Dans la journée, Combarieu, quoique républicain rouge, envoyait sa petite fille chez les Sœurs ; mais l'ouvrier sortait tous les soirs, avec des airs mystérieux, et laissait l'enfant seule. La concierge prononçait même, en baissant la voix, avec l'admiration romanesque des gens du peuple pour les conspirateurs, le terrible mot de " société secrète ", et assurait que l'imprimeur avait un fusil de munition caché dans sa paillasso.

Ces révélations étaient de nature à enflammer, en faveur du voisin, la sympathie de M. Gérard, que le coup d'État et la proclamation de l'Empire avaient fort irrité. N'avait-il pas dû trouver le courage amer de graver, au lendemain du Deux Décembre, — il faut nourrir les siens, avant tout, — une allégorie bonapartiste, intitulée : *L'oncle et le neveu*, où l'on voyait la France donnant ses mains à Napoléon Ier et au prince Louis, tandis que, planant au dessus du groupe, un aigle couronné déployait ses ailes et tenait dans une de ses serres la croix de la Légion d'honneur.

Un jour, le graveur, en allumant sa pipe, — il avait renoncé aux Abd-el-Kader et fumait à présent un *Barbès*, — demanda à sa femme s'ils ne faient pas bien de s'occuper un peu de la petite abandonnée. Il n'en fallait pas davantage pour entraîner l'excellente maman Gérard, qui, plus d'une fois déjà, avait dit : " Si ça ne fait pas pitié ! " en voyant la petite Rosine attendant son père, le soir, dans la loge de la concierge, et endormie sur une chaise auprès du poêle. Elle attira l'enfant et la fit jouer avec ses fillettes. Rosine était très gentille, avec ses yeux vifs, son drôle de nez parisien et sa masse de cheveux frisés couleur de paille s'échappant de son bonnet à trois pièces. La gamine lâchait bien quelquefois, dans les premiers temps, un mot de ruisseau, quelque " zut " ou quelque " oh ! là là ! " qui lui valait de mainau Gérard un sévère : " Qu'est-ce que j'entends, mademoiselle ? " Mais elle était intelligente et se corrigea très vite.

Un dimanche matin, Combarieu, qui avait appris les bontés des Gérard pour sa petite fille, fit une visite de remerciement. Très brun, le teint livide, tout en cheveux et en barbe, et



tâchant de se "faire la tête" de Jésus-Christ, l'ouvrier, vêtu de sa longue blouse noire de typographe, réalisait parfaitement le type du tribun du club, du "sublime" d'atelier. Franc-maçon probable, ivrogne solennel, qui se serait pourtant grisé plus encore de grands mots que de petit bleu, il parlait d'une voix lourde et prétentieuse, regardait devant lui avec de gros yeux bêtes, noyés dans une vague extase, et toute sa personne faisait songer à un apôtre pochard. Il inspira sur le champ le respect au graveur et l'éblouit par le prestige qu'ont les audacieux sur les timides. M. Gérard crut découvrir en Combarieu un de ces hommes supérieurs que l'injustice du sort a fait naître dans le bas peuple et dont la misère étouffe le génie.

Éclairé sur les préférences politiques de l'artiste par le fourneau de sa pipe, Combarieu fit son propre éloge avec complaisance.

De son aveu, il avait été d'abord un naïf, rêvant la fraternité universelle, la Sainte Alliance des peuples, ayant écrit des poésies qu'il imprimait lui-même, notamment une *Ode à la Pologne* et une *Épître à Béranger*, qui lui avait valu une lettre-autographe de l'illustre chansonnier. Mais il n'était plus si jobard :

— Quand on a vu, n'est ce pas ? ce que nous avons vu aux journées de Juin et au 2 Décembre, il ne s'agit plus de faire du sentiment. (Ici, comme le graveur, homme hospitalier, apporta une bouteille de vin blanc et deux verres : Non, mon sieur Gérard, je vous en prie, je ne prends rien entre mes repas.) On a trop trompé les travailleurs, et à la "prochaine", il ne faudra pas laisser les bourgeois étrangler la République. (Et M. Gérard ayant delouché la bouteille. Rien qu'un doigt... Assés, assez... Enfin... pour ne pas vous refuser) En attendant, tenons-nous prêts. Justement, la question d'Orient s'embrouille, et voilà Badinguet avec une grosse affaire sur les bras. (Vous avez là un petit chablis qui se laisse boire) S'il perd une bataille, il est fichu (Encore un verre?... Ah ! vous me faites sortir de mes habitudes), absolument fichu. Mais, cette fois-ci, nous ouvrirons l'œil... Hein ? pas de demi-mesures... Nous revenons aux grands moyens du 93 : le Comité de Salut public, la loi des suspects, le tribunal révolutionnaire, tout le tremblement, et, s'il le faut, le guillotine en permanence (À votre bonne santé !)

Tant d'énergie effarouchait bien un peu le père Gérard, qui avait gardé, malgré son Barbès, un fond de centre gauche. Il n'osait protester cependant, et rougissait presque en songeant que, la veille, un éditeur lui avait proposé de graver un portrait de la nouvelle impératrice, très décolletée et montrant ses fameuses épaules, et qu'il n'avait pas dit non, ses fillettes manquant de bottines et sa femme lui ayant déclaré, la veille, qu'elle n'avait plus une robe à se mettre.

Ainsi, depuis quelque temps, il y avait quatre enfants : Amédée, Louise, Maria, et la petite Rosine Combarieu, en train de tapager dans le logement des Gérard. Bien sûr, on n'était plus des mioches. On ne jouait plus aux "visites", on ne chassait plus le bonnet à poils. On devenait raisonnable et on laissait les vieux meubles un peu tranquille. Il était temps, d'ailleurs. Toutes les chaises boitaient, deux fauteuils étaient manchots, et le canapé empire avait perdu la moitié de son crin par les plaies de son velours d'Utrecht merdoie.

Seul, le malheureux piano carré n'avait pas trouvé grâce. Plus faux et plus asthmatique que jamais, il était, à présent, toujours ouvert, et l'on pouvait lire, au-dessus de son clavier aux touches jaunes et usées, la marque jadis fameuse. "*Sébastien Erard, facteur de pianos et harpes de S. A. R. Madame la duchesse de Berry.*" Non seulement Louise, l'aînée des Gérard, — oh ! une grande fille, ayant renouvelé sa première communion, coiffée en bandeaux et mettant des corsages blancs (comme ça nous pousse !), — non seulement Louise, qui devenait bonne musicienne, faisait subir au vieil instrument de longs supplices chromatiques, mais sa sœur Maria et Amédée tapaient déjà le *Bouquet de bal* ou *Papa, les n'uits bateaux*, et Rosine, elle aussi, qui, en sa qualité d'enfant des rues, savait toutes les chansons, passait des heures entières à, en chercher les airs sur le clavier, avec un seul doigt.

Oh ! les romances d'alors, vieille queue du romantisme : "Orientales" de pacotille, "Odes et Ballades" à la douzaine, "Contes d'Espagne et d'Italie" en *toc*, où il n'était question que de pages, de donjons et de châtelaines, de toreros, de contrebandiers et de manolas, de lavandières amoureuses d'un chevalier trompeur et léger, et de tant d'autres fadaïses, oh ! ces romances abolies, Amédée s'en souviendra toujours ! Elles évoquent pour lui, avec tant de précision, tant d'intensité, certaines heures si douces de son enfance ! Elles les lui font revivre, avec le froid ou le chaud qu'il faisait, avec l'odeur qu'on sentait à cette minute là chez les Gérard ! Tel refrain de muletier, chic espagnol, ressuscite pour lui le graveur, travaillant à sa planche devant la fenêtre sans rideaux, par un jour d'hiver. Il neige dans la rue, et de gros flocons blancs descendent avec lenteur derrière les vitres ; mais la chambre, tapissée de tableaux et d'images, est illuminée et chauffée par un ardent feu de coke. Amédée se revoit, assis à l'angle de la cheminée et apprenant par cœur la page d'*Épître* qu'il doit réciter demain matin chez Batifol. Maria et Rosine, accroupies à ses pieds devant une boîte de carton pleine de perles de verre, les enfilent pour s'en faire des colliers. Il fait bon ; tout le logement est enfumé par la pipe du vieux graveur ; et, à côté, dans la salle à manger dont la porte est entrouverte, Louise chante au piano, d'une voix fraîche, des couplets où "Castille" rime avec "mantille" et "andalous" avec "jaloux", tandis que ses doigts agiles arrachent au clavecin épuisé un accompagnement qui voudrait imiter les grelots et les castagnettes.

Ou bien, c'est dans la salle à manger, par une radieuse matinée de juin. La croisée qui donne sur le balcon est grande ouverte, et un gros felon vibre lourdement au-dessus du rosier fleuri. Louise est encore au piano ; elle chante, cette fois-ci, en essayant de trouver des notes basses, une romance dramatique, où il s'agit d'un enfant corso excité par son père à la vengeance :

Tiens, prends ma carabine !  
Sur toi veillera Dieu...

C'est un grand jour que ce jour-là ; c'est celui où maman Gérard fait ses confitures de groseilles. Sur la table il y a déjà une grande bassine de cuivre qui en est pleine. La délicieuse odeur ! Le parfum des roses se mêle à celui du sucre chaud. Aussi, Rosine et Maria — les gourmandes ! — viennent de filer dans la cuisine. Mais Louise est une grande personne et ne s'interrompt pas pour si peu. Elle chante toujours, en tâchant de faire la grosse voix ; et, au moment où, devant Amédée stupéfait d'admiration, elle vient de gronder d'un air sombre, en plaquant des accords terribles :

Enfant, voilà ma haine ; en veux-tu la moitié ?

voilà que les gamines reviennent, ayant toutes les deux une paire de moustaches roses et se passant voluptueusement la langue sur les lèvres.

Ah ! c'était là ses bonnes heures, au petit Amédée. Elles le consolait des interminables journées d'ennui passées à la pension Batifol.

Après avoir fait sa "neuvième préparatoire" sous la direction de l'indolent M. Tavernier, toujours occupé à se polir les ongles avec le soin minutieux d'un lettré chinois, l'enfant avait eu pour professeur de huitième le père Montandeuil, pauvre bonhomme abruti par trente ans de métier, qui se livrait secrètement à la confection de tragédies en cinq actes, et qui, à force de déposer et de reprendre ses manuscrits chez le portier de l'Odéon, avait fini par épouser la "demoiselle" de la loge et par devenir un des contrôleurs du théâtre. Puis, en septième, Amédée avait gémi sous la tyrannie d'un sieur Prudhommod, paysan frotté de latin, d'une violence imbécile, lançant à travers la classe des injures de charretier ; et, maintenant, il commençait sa sixième sous M. Rance, malheureux garçon de vingt ans, laid, boiteux et follement timide, à qui

M. Batifol reprochait durement de ne pas savoir se faire respecter, et qui avait les larmes aux yeux, lorsque tous le matin, entrant dans sa classe déjà turbulente, il devait d'abord effacer d'un coup de torchon sa caricature, tracée sur le tableau noir par un de ses élèves.

Tout, à la pension Batifol, les maîtres grotesques et misérables, les écoliers féroces et oyniques, les salles d'études puant la poussière et l'encre, le lugubre platano de la cour, tout attristait Amédée et lui déplaisait. Bien que fort intelligent, peut-être se fût-il tout à fait dégoûté de cette instruction servie à la gamelle, comme la soupe des soldats, sans sa petite amie Louise Gérard, qui, par bonté naturelle, s'était faite sa maîtresse d'étude, le guidait et l'encourageait, piochait même le rudiment de Lhomond et le dictionnaire d'Alexandre pour aider l'enfant en lutte avec son *De Viris*. Malheur à celui qui n'a pas eu, dans son enfance, une jupe auprès de lui, une douce influence de femme ; il en garde toute sa vie quelque chose de brutal dans l'esprit, de dur dans le cœur. Sans l'excellente Louise, Amédée eût été exposé à ce dangor. Sa mère était morte, hélas ! et M. Violette, s'enfonçant toujours dans son chagrin, négligeait un peu son fils, il faut bien l'avouer.

Car le pauvre veuf ne se consolait pas.

Depuis la mort de sa femme, il avait vieilli de dix ans, et sa mèche de cheveux récalcitrante était devenue toute grise. Songez donc ! sa Lucie avait été la seule joie de sa vie médiocre et obscure, à ce pauvre gratte-papier. Elle était si jolie, si douce, et bonne ménagère, toujours guidée par un instinct charmant d'élégance, se parant d'un rien, faisant du luxe avec une fleur ! M. Violette n'existait plus que pour ce cher et cruel souvenir, revivait, à chaque instant, par la pensée, son humble idylle.

Il y avait dix ans de cela. Un de ses collègues du ministère l'avait mené passer la soirée chez un vieil ami qui était capitaine aux Invalides. Le bonhomme — il avait perdu son bras droit à Waterloo — était le parrain de Lucie. Vieux célibataire aimable et gai, il se plaisait à arranger dans son logement, sorte de chapelle bonapartiste, de petites soirées à gâteaux et à verres de punch, dont la mère de Lucie, un peu cousine du capitaine, faisait les honneurs. M. Violette avait tout de suite remarqué la jeune fille, assise, avec un œillet rouge dans les cheveux, sous une *Bataille des Pyramides* surmontée de deux sabres en croix. C'était en plein cœur d'été, et, par les fenêtres ouvertes, on voyait un magnifique clair de lune qui blanchissait l'Esplanade et faisait luire les canons triomphaux. On avait joué aux devinettes ; et, quand le tour de Lucie était venu et qu'elle avait demandé, au milieu du cercle des invités : "Où le mettez-vous ?... Comment l'aimez-vous ?..." M. Violette, pour la tirer d'embarras, avait répondu si maladroitement, que tout le monde s'était écrié : "Ah ! ça... c'est tricher !" Et quelle grâce naïve, quelle pudeur coquette, quand elle avait servi le thé, allant de l'un à l'autre, une tasse à la main et suivie du vieux manchot en épauettes d'argent qui portait le bafia !

Pour la revoir, M. Violette avait fait à l'invalides visites sur visites. Mais, la plupart du temps, il ne trouvait que le capitaine, qui lui imposait ses victoires et conquêtes, et l'attaque de la redoute de Borodino, où il avait été décoré, et Murat sous les panaches, et le foudroyant : "Nom de Dieu !" du roi de Naples, pareil à un coup de tonnerre, pour enlever les escadrons. Enfin, un beau dimanche d'automne, un dimanche de ciel tendu, et de fils de la Vierge, il s'était trouvé seul, un instant, avec la jeune fille, dans le jardin particulier du Vieux de la Vieille. Il avait pris place à côté de Lucie sur le banc de pierre ; il lui avait avoué son amour, sous le regard profond du Petit Corporal en plâtre bronzé ; et, prise d'un trouble délicieux, elle lui avait répondu : "Parlez à maman", en baissant ses yeux éperdus sur le massif de reines-marguerites, dont la bordure de buis dessinait une croix de la Légion d'honneur.

Et tout cela était effacé, perdu à jamais ! Le capitaine était mort, la mère de Lucie était morte, Lucie elle-même était

morte, sa bien aimé Lucie, après lui avoir donné six ans — oui, six ans ! — d'un bonheur sans nuages.

Certes non ! il ne se remarierait pas, — oh ! jamais. — Aucune femme n'avait jamais existé et n'existerait plus pour lui que la pauvre chérie qui dormait là-bas, au cimetière Montparnasse, et dont il allait visiter la tombe tous les dimanches, avec un petit arrosoir caché sous son paletot.

Il se rappelait avec un frisson de dégoût que peu de mois après la mort de sa Lucie, un soir étouffant de juillet qu'il était assis sur un banc du Luxembourg et qu'il écoutait les tambours battre la retraite sous les quinquaises, une femme avait pris place près de lui et l'avait regardé fixement. Surpris par les sens, il avait répondu à la question qu'elle lui avait adressée d'une façon à la fois peureuse et effrontée : "Alors, comme ça, vous prenez l'air ?" Et quand elle avait fini par lui demander : "Venez-vous chez moi ?" il l'avait suivie. Mais, à peine entré chez elle, tout le passé l'avait assailli ; il s'était senti comme étouffé de détresse. Tombant sur une chaise, il avait sangloté, le visage caché dans ses mains, et sa douleur était si effrayante que, par un instinct de pitié féminin, la malheureuse lui disait pour le consoler : "Pleure ! pleure !... Ça te fera du bien !" Enfin, il avait pu s'enfuir, et rentrer au logis, et se coucher à la hâte, et pleurer tout son saoul en mordant son oreiller... Oh ! l'horrible souvenir !

Non ! plus jamais de femme ! A présent, c'était sa douleur qui était sa femme et qui couchait avec lui.

Le réveil du veuf était affreux surtout, — son réveil solitaire dans le grand lit où il n'y avait plus qu'un oreiller. C'était là que, jadis, il la retrouvait, tous les matins, sa chère Lucie, et qu'il avait le plaisir exquis de la regarder dormir. Car elle n'aimait pas à se lever de bonne heure, et quelquefois il l'en avait grondée en badinant. Quel calme sur ce fin et doux visage aux yeux clos, reposant parmi le désordre des cheveux défaits !

Comment se consoler de pareils bonheurs perdus ? Il avait son fils, — eh ! oui, — et il l'aimait bien. Mais la vue d'Amédée ravivait encore le chagrin de M. Violette ; car l'enfant, qui grandissait, ressemblait chaque jour davantage à sa pauvre mère !

#### IV

Trois ou quatre fois par an, M. Violette faisait, accompagné de son fils, une visite à un oncle de sa défunte femme, dont Amédée pouvait un jour hériter.

M. Isidore Gauvre avait fondé et faisait prospérer depuis vingt ans une forte maison de librairie et d'imagerie catholiques, à laquelle il n'avait pas tardé à annexer un important dépôt d'objets religieux de toutes sortes. Ce vaste établissement, appelé, par un coup de génie de son propriétaire, le "Bon marché des Paroisses," et célèbre dans tout le clergé français, avait fini par envahir le principal corps de logis et toutes les dépendances d'un vieil hôtel de la rue de la rue Servandoni, construit dans le style pompeux et magnifique de la fin du dix-septième siècle. Il faisait là des affaires considérables. Tout le long du jour, des ecclésiastiques ou des messieurs à mine cléricale gravissaient les marches du noble porche conduisant à un spacieux rez-de-chaussée qu'éclairaient de hautes fenêtres surmontées de masques grotesques. Là, le missionnaire à longue barbe, avant de s'embarquer pour la côte du Gabon ou pour l'Extrême-Orient, venait acheter sa cargaison de chapelets en verroteries et en faux corail destinés à convertir les nègres et les Chinois ; le membre du tiers ordre, drapé dans une longue lévite chocolatée serrant sous son bras un gigantesque parapluie, s'y procurait, à vil prix et par milliers, des brochures de propagande religieuse ; le curé de campagne de passage à Paris signait, contre la livraison immédiate d'un ostensorio en plaqué, genre byzantin, une série de billets à longue échéance, s'endettant par zèle et comptant, pour faire face à ses engagements, sur la générosité des fidèles. Là se présentaient encore le jeune directeur de conscience venant chercher pour quelque pénitente un ouvrage de fine dévotion,

par exemple l'in-douze intitulé : *Les larmes du vovage es-nyées par saint François de Sales* ; le candidat à la députa-tion dans un pays très catholique, sollicitant une remise sur l'achat des douze chemins de la croix, hideusement peinturlurés, dont il comptait faire hommage aux paroisses où ses adversaires l'avaient accusé d'être voltairien ; le frère de la doctrine chrétienne ou la sœur de Saint-Vincent de Paul ayant besoin, pour leurs écoles, de catéchismes et de bons points édifians. De temps en temps même, un prince de l'Eglise, un évêque à tournure aristocratique, enveloppé d'une ample douille, la ganse verte à glands d'or autour de son chapeau ro-main, s'enfermait mystérieusement pendant une heure dans le cabinet de M. Isidore Gauvre, qui le reconduisait jusqu'au per-ron, plat comme punaise, prodiguant les " Monseigneur " et s'inclinant avec obséquiosité sous la bénédiction de l'Evêque.

Ce n'était certes pas par sympathie que M. Violette avait conservé des relations avec l'oncle de sa femme ; car M. Gauvre, d'une politesse servile en présence de tous ceux qu'il avait in-térêt à ménager, était volontiers dédaigneux, parfois même insolent, envers quiconque ne pouvait lui servir à rien. Du vivant de sa nièce, il s'était fort peu soucié d'elle, et ne lui avait offert, pour cadeau de nocce, qu'un de ces crucifix en ivoire, avec une coquille pour l'eau bénite, que le marchand d'objets du culte fabriquait, par grosse, à l'usage des couvents. Fils de ses œuvres, ayant déjà fait, di ait-on, une assez consi-dérable fortune, M. Gauvre tenait en médiocre estime ce pauvre diable d'employé dont l'avancement était si lent et qui était sans doute paresseux et incapable. A l'accueil qu'il recevait rue Servandoni, M. Violette se doutait bien de la triste opi-nion que le " bondieusard," comme il l'appelait tout bas, de-vait avoir sur son compte. S'il retournait là, ma'gré sa fierté naturelle, c'était uniquement pour son fils. Car M. Gauvre était riche, M. Gauvre n'était plus jeune. Peut être — qui sait ? — n'oublierait-il pas Amédée, son neveu, dans son testament ? Il fallait qu'il vit l'enfant quelquefois. Et M. Violette, par devoir paternel, se condamnait, trois ou quatre fois par an, à l'enveni d'une visite au " Bon marché des Paroisses."

Les espérances que formait M. Violette en faveur de son fils sur l'héritage de M. Gauvre étaient d'ailleurs très problé-matiques ; car l'employé, que le directeur du bazar sacré n'avait pu se dispenser de recevoir quelquefois à sa table, avait été frappé, choqué même, par le ton despotique et fami-lier de la servante du logis, superbe Normande de vingt cinq ans répondant au nom royal de Bérénice. Les façons imper-tinentes de cette belle et robuste commère trahissaient en elle une favorite autant que les boutons de diamants qui brillaient à ses oreilles, et cette maîtresse-femme devait surveiller, à coup sûr, le testament de son patron, sexagénaire au col apo-plectique, qui devenait lie de vin après le pousse café.

M. Gauvre, quoique fabricant de Saint Sulpice et très prati-quant, avait toujours eu le goût des liaisons ancillaires. Sa femme — il était veuf depuis une dizaine d'années — avait été pendant toute sa vie une de ces infortunées dont on dit, dans le peuple. " Cette pauvre Madame une telle est bien à plain-dre, elle ne peut tirer du fond des provinces de pauvres filles sans beauté et certifiées vertueuses. Tour à tour, une Fla-mande, trois Nivernaises, une Alsacienne, deux Picardes et même une jeune Beauceronne munie de son certificat de ro-sière, furent impitoyablement dévorées par le minotaure de la rue Servandoni. Toutes furent mises à la porte, avec une con-scienceuse paire de soufflets, par l'épouse justement irritée. Devenu veuf, le " bondieusard " devint amoureux de toutes les jeunes filles qu'il rencontrait. Un nœud alsacien régna six mois, une cornette bretonne plus d'un an. Mais, à la fin, ar-riva ce qui devait fatalement arriver. Le monogame, qui somme-ille dans chaque cœur volage, se réveilla, et la belle Béré-nice courba définitivement sous ses fers l'infidèle M. Gauvre, devenu constant avec l'âge. Elle était maintenant toute puis-sante à la maison, où elle s'imposait doublement par sa plan-tureuse beauté et par un remarquable talent de cuisinière ; et comme elle voyait, à chaque repas, la face du maître se con-

gestionner au dessert, elle devait certainement songer à l'ave-nir. Tout était donc à craindre, de ce côté.

M. Violette savait tout cela ; néanmoins il tenait à ce qu'A-médée ne fût pas oublié par son vieux parent, et quelquefois, rarement, il quittait son ministère un peu plus tôt que d'habi-tude, allait prendre son fils à la sortie de la pension Batifol et l'emmenait avec lui Servandoni.

Les vastes salons, transformés en magasins, et où l'on voyait encore, sur des panneaux oubliés, des bergers rococos offrir à leurs bergères un couples de colombes, étaient toujours pour le petit Amédée un nouveau sujet de surprise.

Après avoir traversé la librairie, où des milliers de petits volumes brochés à couvertures grises et jaunes se pressaient sur des rayons et où des garçons en blouse de toile écruée s'écou-laient rapidement des paquets, on entrait dans le magasin d'orfèvrerie. Là, sous de belles vitrines, étincelait tout le luxe clinquant des églises, — tabernacles dorés où l'agneau pascal repose dans un triangle flamboyant, encensoirs à quadruple chaîne, étoles et chasubles lourdes de broderies, énormes can-délabres, ostensoirs et calices incrustés d'émaux et de fausses pierres précieuses ; — et, devant ces splendeurs, l'enfant, qui avait lu les *Mille et une Nuits*, croyait pénétrer dans la ca-verne d'Aladin ou dans le silo d'Aboul Cassem. De cet éblouissement, on passait sans transition dans le sombre dépôt des vêtements ecclésiastiques. Ici, tout était noir. On ne voyait que soutanes empilées et pyramides de grands chapeaux. Seuls, deux mannequins, l'un revêtu de la pourpre cardinalice, l'autre du violet épiscopal, jetaient un peu de couleur dans le magasin ténébreux.

Mais la grande salle des statuettes peintes frappait surtout Amédée de stupéfaction. Elles étaient toutes là, les idoles des dévots et des petites chapelles, posées sur des planches dans le hasard et la promiscuité du rang d'oignons. Plus de hiérar-chie. L'Évangéliste avait pour voisin un petit saint jésuite parvenu d'avant-hier ; le bienheureux Fourier était à côté de la Vierge Mère ; le Sauveur des hommes coudoyait saint Labre Coulé en plâtre dans des moules baveux ou sculpté dans le bois à coup de serpe, badigeonnés de couleurs criardes, rouge de marchand de vin ou bleu de perruquier, couverts de dorures cauilles, le menton en l'air, la bouche ouverte, les yeux en extase, luisants de vernis, horriblement laids, tout noufs, ils étaient là, alignés comme des recrues à l'appel, l'évêque mitré, le martyr portant sa palme, saint Agnès embrassant son agneau, saint Roch avec son chien et ses coquilles, le Précur-seur en caleçon de peau de mouton ; et le plus ridicule était peut être le pauvre Vincent de Paul, portant trois enfants nus dans ses bras comme une sage femme d'enseignement.

Cette affreuse exhibition, qui tenait du musée Tussaud et du jeu de massacre, consternait positivement Amédée. Il avait fait récemment sa première communion et brûlait encore de ferveur mystique ; mais tant de laideur effensait son esprit déjà délicat et y jetait le premier doute.

Un jour, vers cinq heures, M. Violette et son fils arrivent au " Bon marché des Paroisses " et trouvent précisément l'oncle Isidore dans le magasin des statues peintes, surveillant l'em-ballage d'un saint Michel. Tout à l'heure, le dernier client de la journée, l'évêque *in partibus* de Trébizonde, s'est retiré en bénissant M. Gauvre. Le petit homme apoplectique, à perruque noire de donneur d'eau bénite, est maintenant tout seul avec ses commis et ne se gêne plus.

— Faites donc attention, fichu maladroit ! — crie-t-il au jeune homme en train de coucher l'archange dans les copeaux. — vous allez casser la queue du dragon.

Puis, apercevant M. Violette et Amédée qui viennent d'en-trer :

— Ah ! c'est vous, Violette. Bonjour... Bonjour, Amédée. Vous tombez mal. C'est l'heure des expéditions. Je suis dans mon coup de feu... — Eh ! monsieur Combier... S'il vous plaît, monsieur Combier... N'oubliez pas les treize douzaines d' " Ap-parition de la Salette " en stuc, pour Grenoble, avec 25 % de remise sur la facture... — Et Amédée travaille toujours bien !

Vous dites?... Il a été premier, il a assisté au banquet de la Saint-Charlemagne... Allons! tant mieux... — Jules, a-t-on expédié les six chandeliers, le ciboire en ruolz et le chemin de croix No. 2 pour les Dames du Sacré-Cœur d'Alençon?... Comment, pas encore? Mais la commande date de trois jours. Dépêchez-vous, nom d'un petit bonhomme! — Vous voyez, Violette, je suis débordé... Mais entrez donc un moment.

Et, après avoir encore recommandé à son caissier, captif dans sa cage de verre, d'envoyer chez l'huissier les billets que le curé de Sourdoval (Manche) a laissé protester, l'oncle Isidore introduit M. Violette et son fils dans son cabinet.

C'est un ancien boudoir; et M. Gaufre, qui vise à l'austère, a eu beau l'attrister par un coffre-fort, des cartonniers et un meuble de crin noir qui semble extrait d'une sacristie, la jolie pièce, haute et ronde, avec sa grande fenêtre donnant sur un jardin, son plafond peint de nuages roses et légers et ses fines boiseries ornées de guirlandes, de carquois et de lacs d'amour, conserve encore un peu de son charme galant d'autrefois. Amédée s'y plairait, si l'oncle Isidore, qui s'est assis devant son bureau, ne lançait tout de suite à M. Violette une question désobligeante.

— A propos, et cet avancement sur lequel vous comptiez l'année dernière, l'avez-vous obtenu?

— Malheureusement non, monsieur Gaufre... Ah! vous savez, l'administration...

— Oui, c'est très lent; mais vous n'êtes pas foudé de besogne, non plus... Tan... que dans les affaires... que de soucis! que de tracas! Parfois je vous envie, vous qui pouvez mettre une heure à tailler vos plumes. Tenez! qu'est-ce qu'on me veut encore?

En effet, une tête de commis, le crayon à l'oreille, vient d'apparaître par la porte entrebâillée.

— C'est M. le supérieur des Missions étrangères qui demande à parler à Monsieur.

— Vous voyez. Pas une minute à moi. A une autre fois, mon cher Violette. Adieu, mon petit homme. C'est étonnant comme il ressemble à cette pauvre Lucie. Vous devriez venir me demander à déjeuner un dimanche, sans façons. Bérénice a une recette pour le soufflé au fromage. Quelque chose d'exquis! Faites entrer M. le supérieur.

Et M. Violette s'en va, mécontent de sa visite inutile, irrité contre l'oncle Isidore, qui a été à peine poli.

— Cet homme est un parfait égoïste — songe-t-il tristement — et cette fille le tient dans ses griffes. Mon pauvre Amédée n'aura rien.

Amédée, lui, ne se préoccupe pas de l'héritage de son oncle. Il est, à présent, un élève de quatrième, qui suit les cours du lycée Henri IV avec ses camarades de la pension Batifol. Ayant grandi tout d'un coup, il a le regret de porter des pantalons trop courts. Déjà, il renonce aux distractions par trop enfantines. Les pierrots pendus dont sont illustrées les pages de sa grammaire de Burnouf datent de l'année dernière, et il a tout à fait renoncé à l'éducation des vers a soie dans son pupitre. Tout fait présager qu'il ne deviendra pas un homme pratique. La géométrie le dégoûte, il ne retient pas une seule date, et, les jours de congé, il aime à se promener seul dans les rues tranquilles; il lit les poètes à l'étalage des bouquinistes et s'attarde dans le Luxembourg en allant du côté du soleil couchant. Tu seras un rêveur, mon pauvre Amédée, un rêveur et un sentimental. Tant pis pour toi!

Chez les Gérard, où il va toujours très souvent, il ne tutoie plus ses petites amies. Louise a maintenant dix-sept ans. Maigre, sans fraîcheur, la taille plate, elle ne sera pas jolie, décidément. On commence à dire, en parlant d'elle. "Elle a de beaux yeux et elle est excellente musicienne." Sa sœur Maria a douze ans, et c'est un bouton de rose.

Quant à la fillette du voisin, la petite Rosine Combarieu, elle a disparu. Un jour, le typographe a démenagé brusquement, sans dire adieu à personne, et a emmené son enfant. La concierge raconte qu'il s'était compromis dans un complot politique et qu'il a dû quitter la maison nuitamment. On croit qu'il se cache à la Villette.

Aussi le père Gérard ne lui en veut-il pas d'avoir fui sans prendre congé. L'ouvrier conspirateur a conservé tout son prestige dans le souvenir du vieux graveur, qui, par une dévotion spéciale, est toujours occupé par un éditeur d'estampes bonapartistes et exécute en ce moment un portrait du prince impérial en uniforme de caporal des grenadiers de la garde, avec un immense bonnet à poils sur sa tête enfantine.

Il vieillit, le père Gérard. Sa barbiche jadis fauve et le peu de cheveux qui lui restent sont devenus d'un blanc argenté, de ce blanc admirable qui est comme la tardive récompense des gens roux et qui va si bien à leur figure sanguine. Il vieillit, le pauvre bonhomme, tout comme sa femme, que l'embonpoint envahit d'une façon inquiétante et qui dit "Ouf!" en s'assoyant, quand elle a monté les cinq étages. Il vieillit, le père Gérard, comme tout ce qui l'entoure, comme la maison d'en face qu'il a vu construire et qui n'a déjà plus son air battant neuf, à preuve que l'épicier — celui qui parfume la rue, tous les matins, en tournant son moulin à café sur le trottoir — vient de faire repeindre sa boutique. Il vieillit comme son mobilier de bric-à-brac, comme ses fiances raccommodées, ses gravures qui semblent passées au jus de tabac, ses cadres dont la dorure a rougi, comme son piano d'Erard surtout, sur lequel Louise joue à présent, en virtuose accomplie, la suite de valse de Beethoven et les *Romances sans paroles* de Mendelssohn, et qui n'a plus, pauvre vieux serviteur, que des sons grêles et tremblants d'harmonica.

Il vieillit, le pauvre artiste, et il s'inquiète de l'avenir; car il n'a pas su faire son chemin, comme son camarade d'école, cet intrigant de Damourette, qui lui a chipé jadis le prix de Rome par un passe-droit et qui maintenant fait le beau, à l'Institut, dans son habit brodé de persil, et obtient toutes les bonnes commandes; lui, le naïf, s'est mis, tout jeune, une famille sur les bras, et, bien qu'il ait bûché comme un manœuvre, il n'a pu rien mettre de côté. Un de ces quatre matins, il pourrait bien tomber d'un coup d'apoplexie et laisser sa veuve sans ressources et ses deux filles sans dot. Il pense quelquefois à tout cela, en bourrant sa pipe; et ce n'est pas gai, fichtre de fichtre!

Si le père Gérard s'assombrit en vieillissant, M. Violette, lui, devient lamentable. Quel âge peut-il bien avoir, pourtant? Une quarantaine d'années tout au plus. Mais quelle décadence! Est-ce que, dans le chagrin, les années compteraient double? Le veuf n'est déjà plus qu'une ruine humaine. Sa mère de cheveux rebelles, d'un gris sale, pond toujours sur son œil droit, et il ne prend plus la peine de la rejeter derrière son oreille. Ses mains tremblent un peu, sa mémoire s'en va. Plus taciturne et plus silencieux que jamais, il semble ne s'intéresser à rien, pas même aux études de son fils; il rentre tard au logis, chipote son dîner, et s'en va de nouveau par les rues sombres, d'un pas chancelant. A son bureau, où cependant il fait encore mécaniquement sa besogne, c'est un homme jugé; il ne sera jamais nommé sous-chef. "Quel abruti!" dit en parlant de lui son camarade de pièce, — jeune homme plein d'avenir, protégé du chef de division, — qui suit les courses et n'a pas son pareil pour imiter le "gnouf! gnouf!" de l'acteur Grassot. Un homme de cet âge ne baisse pas si vite; cela n'est pas naturel. Qu'est-ce donc qui a réduit M. Violette à ce degré d'affaissement et de misère?

Helas! il faut bien l'avouer. Le malheureux a manqué de courage; il a cherché une consolation à son désespoir, et il l'a trouvée dans un vice.

Tous les soirs, en sortant de son bureau, M. Violette entre dans un sordide petit café de la rue du Fort. Il va s'asseoir sur la banquette du fond, dans le coin le plus sombre, et, d'une voix basse, comme honteuse, il demanda sa première absinthe. Sa première? Oui; car il en boit deux, trois même; il les boit tout doucement, à petits coups, sentant monter en lui, avec lenteur, l'ivresse toute cérébrale de la puissante liqueur verte. Que les heureux le blâment, s'il le veulent! C'est là, accoudé à cette table de marbre, regardant sans la voir, entre les pyramides de morceaux de sucre et de bols à punch, la

dame du comptoir, son chignon bien pommadé reflété derrière elle dans la glace, c'est là que le pauvre inconsolé trouve l'oubli de son malheur ; bien plus, c'est là qu'il reconquiert pour une heure ses félicités d'autrefois.

Car, par un phénomène bien connu des buveurs d'absinthe, il dirige, il gouverne son ivresse, et elle lui donne les rêves qu'il désire.

— Garçon, une absinthe !

M. Violette redevient le mari de vingt cinq ans, qui adore sa chère Lucie, et qui est adoré d'elle.

Il est assis, l'hiver, au coin d'un feu mourant, et devant lui, dans la clarté versée par l'abat jour vert où courent, au grand galop, de petites silhouettes noires de jockeys, sa jeune femme s'occupe à quelque broderie, en s'abandonnant dans le grand fauteuil. A chaque instant ils se regardent avec des yeux qui sourient, lui, par-dessus son livre, elle, par-dessus son ouvrage, et l'amoureux ne se lasse pas d'admirer combien sont souples et délicats les doigts de sa Lucie. Non ! elle est trop mignonne ! Brusquement, il tombe à ses pieds, sur le tapis, lui glisse les bras autour de la taille, lui donne un long baiser, puis, accablé de langueur, il pose son front sur les genoux de sa bien-aimée, et il l'entend avec plaisir lui dire à demi voix : "C'est cela, monsieur... Faites de l'ou !" Et il sent sa main si douce qui lui caresse légèrement les cheveux.

— Garçon, une autre absinthe !

Ils sont dans cette belle prairie criblée de fleurs, près des bois de Verrières, par une splendide soirée de juin, quand le soleil décline et est moins brûlant déjà. Elle a fait un magnifique bouquet des champs, elle s'arrête, à toute minute, pour y ajouter un fleuret, et il la suit, en portant la mantelot et l'ombrelle. Que c'est beau, l'été, et que c'est bon, l'amour ! Ils sont un peu fatigués, car, pendant tout ce lumineux dimanche, ils ont couru dans la campagne. C'est l'heure du dîner, et voici justement, sous les tilleuls, le cabaret à balancoires et à jeu de Sam, où la blancheur des nappes égale les bosquets. Ils choisissent une table, commandent leur repas à un garçon à moustaches, et, en attendant le potage, Lucie, toute rose de la journée au grand air, et rendue silencieuse par la faim, s'amuse à regarder, au fond des assiettes, les dessins bleus où sont représentées les batailles d'Afrique. Quel joyeux dîner ! Il y a des champignons dans l'omelette, des champignons dans le roti, on saute, des champignons dans le filet-madère. Mais tant mieux ! ils les aiment beaucoup. Et le gentil petit vin ! La chère enfant est presque grise au dessert, ma parole d'honneur ! Ne s'avise-t-elle pas de servir un noyau de cerise entre le pouce et l'index replié et de le faire rejailir — pan ! — juste sur le nez de son mari ! Et elle rit, la méchante ! Mais lui, pour se venger, — "Attends, attends un peu !" — se lève, se penche par-dessus la table, lui enfonce deux doigts de la main entre le coup et la collerette, et la malicieuse, retenant tout qu'elle peut sa tête dans ses épaules, le supplie, secouée par un rire nerveux. "Non, non... je t'en conjure !" car elle a peur des chatouilles. Mais le meilleur moment, c'est encore le retour à travers la campagne nocturne, dans l'odeur exquise des foin coupés, sur la route vaguement blanchie par le ciel d'été, où tout le zodiaque étincelle, et à travers lequel le Chemin de Saint-Jacques, comme un torrent silencieux, roule son écume de diamants. Heureuse et lasse, elle se suspend au bras de son mari. Comme il l'aime ! Mon Dieu, comme il l'aime ! Il lui semble que son amour pour sa Lucie est immense et profond comme la nuit. "Personne sur le chemin... Donne ta bouche, ta chère bouche !" Et leurs baisers sont si doux, si purs, sincères, qu'il doivent réjouir les étoiles !

— Une absinthe, garçon... une autre !...

Et le malheureux homme oublie, pendant quelques instants encore, qu'il faudra regagner tout à l'heure le triste logis où sa chère Lucie n'est plus, le logis où la femme de ménage a mis depuis longtemps le couvert sur la toile cirée, et où son fils l'attend, baillant de faim et lisant un livre placé à côté de son assiette. Il oublie l'horrible minute du retour, où il tâchera ne dissimuler son état d'ivresse sous une feinte mau-

vaise humeur, et où il se mettra à table sans même embrasser Amédée, pour que l'enfant ne sente pas l'odeur alcoolique de son haleine.

V

Cependant, le vieux bonhomme à grandes ailes et à barbe blanche des allégories, le Temps, avait encore retourné bien des fois son sablier, ou, pour parler plus simplement, le facteur de la poste, ayant sur le drap bleu de son caban quelques flocons de neige de la Saint-Silvestre, s'était présenté trois ou quatre fois au domicile de ses clients, pour leur offrir, moyennant pourboire, un calendrier contenant des renseignements essentiels, tels que le comput ecclésiastique ou la différence de l'année grégorienne avec l'hégire arabe. Et Amédée Violette était devenu tout doucement un jeune homme.

Un jeune homme ! c'est à dire un être qui possédait un trésor sans en connaître le prix, à peu près comme un nègre du centre de l'Afrique qui aurait ramassé le carnet de chèques de M. Rothschild, un jeune homme comme nous l'avons tous été ignorant de son charme et de sa grâce, qui s'impatientait que la barbe folle de son menton ne se fût pas encore transformée en hideuses soies de sanglier ; un jeune homme qui se réveillait tous les matins gonflé d'espérances, se demandant naïvement ce qui pourrait bien lui arriver d'heureux dans la journée, — et qui revait au lieu de vivre, parce qu'il était timide et parce qu'il était pauvre.

Ce fut alors qu'Amédée — il n'allait plus chez Batifol et achevait comme externe, sa philosophie au lycée Henri IV — fit connaissance avec un de ses camarades, nommé Maurice Roger, et que tous deux se lièrent d'une amitié tendre, d'une de ces amitiés de la dix-huitième année, qui sont peut-être ce qu'il y a de plus doux et de plus solide au monde.

Amédée avait été séduit par Maurice à première vue, à cause de sa jolie tête blonde et frisée, de son air de supériorité et de franchise, de ses vestes élégantes qui lui portaient avec une désinvolture de gentleman. Deux fois par jour, en sortant du collège, ils faisaient route à travers le Luxembourg, se confiant leurs rêveries et leurs espoirs, s'attardant dans les allées, où déjà Maurice regardait effrontément les jeunes filles, et causaient avec le charmant abandon de leur âge, de l'âge sincère où l'on pense tout haut.

Tout de suite, ils se tutoyèrent.

Maurice apprit à son nouvel ami qu'il était fils unique d'un officier tué devant Sébastopol, que sa mère ne s'était pas remariée, qu'elle l'adorait, qu'elle faisait toutes ses fantaisies. Il attendait impatient la fin de ses classes pour vivre librement au Quartier Latin, faire son droit sans se presser, puisque sa mère l'exigeait et qu'il ne voulait pas la mécontenter, mais s'occuper aussi de peinture, au moins en amateur, car les arts l'attiraient passionnément. Tout cela était dit par le beau et aristocratique jeune homme avec un heureux sourire qui épanouissait ses navires et ses lèvres sensuelles ; et Amédée admirait, sans mauvaise pensée d'envie, avec la généreuse chaleur de la jeunesse, cette confiance dans l'avenir, cette joie de vivre.

Il fit, à son tour, ses confidences à Maurice. Oh ! pas toutes. Il ne pouvait dire à personne, le pauvre enfant, qu'il soupçonnait le défaut dominant de son père, qu'il en rougissait, qu'il en souffrait, — autant que la jeunesse peut souffrir. Du moins, en brave cœur qu'il était, il avoua, sans honte, sa modeste origine, il vanta ses humbles amis, les Gérard, exhalta la bonté de sa grande amie Louise, parla avec enthousiasme de la peine de Maria, qui venait d'avoir seize ans et qui devenait jolie, jolie !

— Tu me mèneras chez eux, n'est-ce pas, lui dit Maurice, qui avait écouté son ami avec sa bonne grâce naturelle. Mais au paravant, il faut que tu viennes dîner un de ces jours à la maison et que je te présente à ma mère... Dimanche prochain, par exemple !... Est-ce convenu ?

Amédée aurait bien voulu refuser. Brusquement, il se rap-



pelait—oh ! le lancinant et continu supplice des jeunes gens pauvres ! que sa redingote des dimanches était presque aussi râpée que celle de tous les jours, que sa paire de bottines no l'avait les talons tournés, et que le col et les poignets de la meilleure de ses six chemises étaient rongés par de trop fréquents blanchissages. Et puis, aller dîner en ville, quelle épreuve ! Comment faire pour "se présenter dans un salon ? Il en avait, d'avance, froid dans le dos. Mais Maurice l'invitait cordialement : Il était irrésistible. Amédée Accepta.

Le dimanche saivant donc, à sept heures précises, astiqué de son mieux, — quelle idée avait eu la mercière de lui faire prendre des gants de peau de chien, couleur sang de bœuf ? il voyait bien à présent que c'était trop neuf et trop éclatant pour le reste de son costume, — Amédée montait au premier étage d'une belle maison du faubourg Saint Honoré et sonnait tout doucement à la porte à gauche.

Une jeune et jolie femme de chambre—une de ces brunettes qui ont une taille à tenir dans les deux mains et une ombre de moustaches—vint ouvrir et introduisit le jeune homme dans un salon meublé avec un luxe simple et solide. Maurice s'y trouvait seul, le dos au feu, dans l'attitude d'un maître de maison. Il reçut son ami avec les plus chaudes démonstrations, et les regards d'Amédée furent immédiatement attirés par le portrait d'un beau lieutenant d'artillerie portant l'habit d'uniforme à longs pans de 1845 et le ceinturon fermé par deux gacules de hon. Cet officier, en tenue de parade, était représenté au milieu du désert, assis sous un palmier.

—C'est mon père,—dit Maurice.—N'est-ce pas, que je lui ressemble ?..

La ressemblance était frappante, en effet. Même sourire ardent et joyeux, mêmes frisures blondes. Amédée se récriait, quand une voix de femme répéta derrière lui, comme un écho en retard :

—N'est ce pas, que Maurice lui ressemble ?

C'était madame Roger, qui venait d'entrer silencieusement. Devant cette belle dame en noir, au profil romain, au teint mat et pâle, qui enveloppait d'un regard ému son fils et le portrait de son mari, Amédée comprit que Maurice devait être l'idole de sa mère. Et comme, impressionné par l'aspect de cette grande veuve, qui eût encore été si belle sans ses cheveux gris et ses paupières brûlées par les larmes, il balbutiait quelques mots pour remercier de l'invitation à dîner :

—Mon fils—dit-elle—m'a parlé de vous comme de celui qui lui aimait le plus parmi ses jeunes camarades. Je sais aussi quelle affection vous lui témoignez. C'est moi qui dois vous remercier, monsieur Amédée.

On s'assit, on causa ; et, à chaque instant, ces mots : "mon fils... mon fils Maurice" étaient prononcés par madame Roger avec un accent d'orgueil et de tendresse passionnée. Amédée devinait combien devait avoir été douce la vie de son ami, auprès d'une si bonne mère, et il ne pouvait s'empêcher de songer, par comparaison, à sa triste enfance, se rappelant surtout les lugubres repas du soir, depuis quelques années, pendant lesquels il baissait le nez sur son assiette pour ne pas voir, toujours fixés sur lui, les yeux de son père, noyés d'ivresse, qui semblaient lui demander pardon.

Maurice laissa quelques instants sa mère faire son éloge, en la regardant avec son joli sourire qui s'attendrissait un peu. Pourtant, il finit par l'interrompre :

—C'est convenu, maman... Je suis un phénix.

Et il alla gaiement l'embrasser.

À ce moment, la jolie servante annonça "monsieur et mesdemoiselles Lantz", et madame Roger se leva avec empressement pour recevoir les nouveaux venus.

Le lieutenant-colonel du génie Lantz, qui avait reçu le dernier soupir du capitaine Roger dans la tranchée devant le Mamelon Vert, avait peut-être, jadis, fait bonne figure sous un uniforme à plastron de velours noir ; mais, passé depuis longtemps dans les bureaux, il avait vieilli là devant les plans et les épures, courbé sur les longues tables où traînent les équerres, les godets, les règles et les compas. Avec son crâne de

vieil oiseau déplumé, sa barbiche grise et mélancolique, et sa maigre voûtée qu'étriquait encore sa redingote boutonnée militairement, il n'avait plus rien de martial. Le cerveau plein d'X, veuf, sans fortune, ayant trois filles à marier, le pauvre colonel, qui ne mettait que deux ou trois fois l'an, pour des solennités officielles, son uniforme conservé dans du camphre, dînait tous les dimanches chez madame Roger, qui aimait en cet homme estimable le meilleur camarade de son mari, et avait invité, de fondation, avec lui, ses trois fillettes, se ressemblant presque exactement, trop fraîches, avec des nez treoussés et des petits yeux noirs comme des pruneaux, et toujours si soigneusement coiffées et parées, qu'on les comparait involontairement à trois jolis gâteaux montés, pour noces et festins.

On se mit à table. Madame Roger ayant une excellente cuisinière, Amédée, pour la première fois de sa vie, mangea une foule de bonnes choses, encore plus exquises même que les petits fricots de la maman Gérard. Ce n'était pourtant qu'un dîner confortable et délicat ; mais le jeune homme y trouvait la révélation de jouissances insoupçonnées. Cette table fleurie, cette nappe si douce quand on y posait la main, ces mets qui excitaient l'appétit en le satisfaisant, ces vins aux saveurs variées qui sentaient bon comme des fleurs, que de sensations agréables et nouvelles ! Le service était vivement et silencieusement fait par la gentille femme de chambre. Maurice, assis en face de sa mère, présidait le repas avec son élégante gaieté. À chacune de ses plaisanteries de bonne compagnie, le pâle visage de madame Roger s'éclairait d'un rayon, les trois demoiselles Lantz partaient, toutes trois ensemble, d'un petit rire discret, et le triste colonel lui-même secouait sa torpue.

Il s'anima tout à fait au deuxième verre de bourgogne et devint assez intéressant. Il parla de la campagne de la Crinée, de cette guerre chevaleresque où les officiers des deux armées ennemies échangeaient des politesses et des cigares pendant les suspensions d'armes, raconta de belles anecdotes militaires. Mais Mme Roger, en voyant l'ardent visage de son fils s'enflammer d'enthousiasme à ces héroïques récits, s'était assombri subitement. Maurice s'en aperçut le premier.

—Prenez garde, colonel !—s'écria-t-il.—Vous allez faire peur à maman, et elle va s'imaginer que j'ai encore envie d'entrer à Saint-Cyr... Mais, va ! sois tranquille, petite mère. Puisque tu le veux, ton fils, respectueux et soumis, deviendra un avocat sans causes qui peindra des croûtes à ses moments perdus... Au fond, il aurait peut-être mieux aimé un cheval et un sabre dans un escadron de hussards... Mais n'importe !... L'essentiel c'est de ne pas faire de peine à maman.

Et cela était dit avec tant de chaleur et de gentillesse à la fois, que Mme Roger et le colonel échangèrent un regard attendri ; les demoiselles Lantz, émuës elles aussi, autant que des pâtisseries peuvent l'être, fixèrent sur Maurice leur trois paires de petits yeux noirs, tout à coup devenus si doux, si doux, qu'Amédée ne douta plus qu'elles n'eussent, toutes les trois, un sentiment pour son ami, et le trouva bien heureux de n'avoir qu'à choisir entre ces trois jolies pièces de dessert.

Comme on l'aime, ce gracieux et charmant Maurice, et comme il savait se faire aimer !

Et plus tard, au moment du champagne, quand il se leva, sa coupe à la main, il prononça un toast burlesque, trouvant un mot aimable pour tous les convives, quelle franche gaieté, quel bon rire autour de la table ! Les trois jeunes demoiselles riaient, rouges comme des pivoines, une espèce de gloussement joyeux s'échappait de la moustache tombante du colonel ; Mme Roger semblait rajeunie par un sourire ; et, Dieu me pardonne ! Amédée aperçut, dans un coin de la salle à manger, la jolie servante qui ne se gênait pas, elle non plus, et qui était, ma foi ! très appétissante quand elle montrait ses dents de jeune chien.

Après le thé, le colonel, qui demeurait assez loin, du côté de l'École Militaire, et qui, vu le temps sec, voulait revenir à pied pour épargner la dépense d'un fiacre, partit avec ses trois gâteaux à marier ; et Amédée prit congé à son tour.



Mais, dans l'antichambre, la camériste, tout en aidant Maurice à mettre son paletot, lui dit soudainement.

— J'espère que vous ne rentrerez pas trop tard, ce soir, monsieur Maurice.

— Qu'est-ce que c'est, Suzanne ? — repartit le jeune homme sans se fâcher, mais avec un peu d'impatience — Je rentrerai à l'heure qu'il me plaira.

Et, tout en descendant l'escalier devant Amédée :

— Ma parole d'honneur ! — dit-il en riant, — elle me fera bientôt des scènes de jalousie en public.

— Comment ! — s'écria Amédée, heureux que son compagnon ne le vît pas rougir.

— Eh bien, oui !... N'est-elle pas gentille ?... Ah ! je l'avoue, Violette, je n'ai pas, comme toi, la naïveté de la fleur dont tu portes le nom... faut t'y résigner, tu as pour ami un affreux mauvais sujet... Au reste, sois satisfait... Je suis résolu à ne pas scandaliser davantage le toit familial. J'en ai fini avec cette effronterie, qui a commencé le feu, il faut bien le dire, et qui m'a attaqué la première... Maintenant, je suis occupé à leurs... Et, puisque nous sommes dehors et que voici une voiture... Ohé ! cocher... Tu vas me permettre de te dire adieu. Il n'est que dix heures un quart. A demain, Violette.

Amédée rentra chez lui fort troublé. Ainsi, son ami était un libertin. Mais il l'excusait déjà. Ne l'avait-il pas vu tout à l'heure, si charmant pour sa mère, si respectueux devant les trois jeunes filles ? Maurice se laissait emporter par la fougue de la jeunesse, voilà tout. Soyons franc. Cette nuit là, Amédée rêva de la jolie soubrette au soupçon de moustaches.

Le lendemain, quand Amédée fit sa visite quotidienne chez les Gérard, il ne fut question que de la soirée de la veille. Amédée en parla avec l'éloquence d'un jeune homme qui a vu servir des rince-bouche au dessert pour la première fois. Louise, tout en mettant son chapeau et en prenant son rouleau de musique, — elle donnait maintenant des leçons de piano dans des pensionnats, — s'intéressa au deuil et à l'imposante beauté de Mme Rogier ; maman Gérard eût aimé à savoir comment se confectionnait l'aspic de volaille ; le vieux graveur, resté très chauvin, écouta avec plaisir les anecdotes militaires du colonel ; enfin la petite Maria exigea une description exacte de la toilette des trois demoiselles Lantz et fit une moue dédaigneuse.

— Voyons ! Amédée, — dit brusquement la jeune fille en se regardant dans la glace du salon-atelier, toute piquetée de taches de mouches, — répondez-moi franchement... Ces demoiselles... sont-elles mieux que moi ?

— Voyez-vous la coquette ? — s'écria, en éclatant de rire, le père Gérard, sans lever le nez de dessus sa planche. — Est-ce qu'on fait des questions comme ça, mademoiselle ?

Ce fut une gaieté générale. Mais Amédée avait rougi sans savoir pourquoi. Oh ! non, par exemple, les trois demoiselles Lantz, avec leurs jupes en gâteau de Savoie et leurs corsages en nougat, n'étaient pas jolies comme la petite Maria, si fraîche dans sa simple robe brune. Quel épanouissement, et comme elle embellissait de jour en jour ! Il semblait à Amédée qu'il ne l'avait jamais vue avant cette minute-là. Où avait elle pris cette taille souple et ronde, cette masse de cheveux fauves qu'elle tordait en une seule grosse nattes sur le sommet de sa tête, et ce teint d'aurore, et cette bouche et ces yeux qui souriaient avec la naïveté tendre des jeunes fleurs ?

Maman Gérard, qui, tout en riant comme les autres, avait un peu grondé sa fille de son accès de vanité féminine, reparla de Maurice Roger, pour changer la conversation.

Amédée ne tarissait pas d'éloges sur le compte de son ami. Il raconta comment, par tendresse pour sa mère, Maurice résistait aux bouillonnements du sang militaire qui brûlait en lui. Et puis, c'était la grâce même. A dix-huit ans, il faisait les honneurs de son salon et de table avec les façons d'un grand seigneur.

Maria écoutait avec attention.

— Vous nous avez promis de nous l'amener, Amédée, — dit l'enfant gâtée d'un air sérieux. — Je voudrais bien le voir une fois.

Amédée renouvela sa promesse ; mais, en allant au lycée pour la classe de l'après-midi, il se rappela l'incident de la jolie servante, le nom de sa jeune fille, prononcé par Maurice, et, pris de scrupule, il se demanda s'il devait faire connaître son ami aux demoiselles Gérard. Cette pensée l'inquiéta d'abord en l'attristant ; puis il se trouva ridicule. Maurice n'était-il pas un jeune homme plein de cœur et très bien élevé ? Ne l'avait-il pas vu se tenir avec tant de réserve et de tact auprès des filles du colonel Lantz ?

Quelques jours après, Maurice lui ayant rappelé la visite promise aux Gérard, Amédée le présenta chez ses vieux amis.

Louise ne se trouvait pas à la maison. Depuis quelque temps, elle courait beaucoup le cachet, pour augmenter les ressources de la famille ; car le graveur, toujours plus congestionné et forcé de changer, tous les ans, le numéro de ses lunettes, ne pouvait plus travailler autant qu'autrefois.

Mais le gracieux jeune homme fit la conquête du reste de la famille par son élégante bonhomie et par ses manières cordiales et naturelles. Respectueux et simple avec la maman Gérard, qu'il intimidait un peu, il fit à peine attention à Maria et ne parut pas s'apercevoir qu'il excitait au plus haut point sa curiosité. Au père Gérard il demanda modestement conseil sur son projet de faire de la peinture, s'amusa des bibelots du logis, distingua d'instinct les plus belles gravures, les toiles de quelque prix. Le bonhomme fut enchanté de Maurice. S'empresant à lui montrer son musée intime, il en oublia sa pipe — il fumait à présent des Garibaldi — et lui fit hommage de sa dernière planche, où l'on voyait — c'était une fatalité, décidément, qui poursuivait le vieux républicain ! — l'empereur Napoléon III à Magenta, impassible sur son cheval, au centre d'un carré de grenadiers fauchés par la mitraille.

La visite de Maurice fut courte, et comme Amédée, qui, depuis quelques jours, avait pensé très souvent à la petite Maria, demandait à son ami, en le reconduisant un bout de chemin :

— Comment l'as-tu trouvée ?

Maurice répondit simplement : — Délicieuse ! — et changea de conversation.

## VI

Un moment solennel approche pour les deux amis : ils vont passer leur baccalauréat ès-lettres.

Les jours où M. Violette, — au ministère, on l'appelle maintenant le père Violette, tant il est vieilli et écroulé, — les jours où M. Violette ne s'est pas trop "consolé" dans le petit café de la rue du Four et où il est moins morne et moins silencieux que d'habitude, il dit à son fils, après le potage :

— Vois-tu, Amédée, je ne serai tranquille que lorsque tu seras reçu bachelier. On a beau dire. Cela mène à tout.

A tout, en effet. Il y a même un camarade de collège de M. Violette, reçu avec une grêle de boules blanches, qui après avoir été successivement maître d'études, journaliste, coulisier, pensionnaire à Mazas, marchand d'hommes et directeur d'une arène athlétique, — il citait Homère dans ses boniments, — ouvre, à présent, les portières devant l'Ambigu, et attend la soupe à la porte des casernes en tenant à la main une vieille boîte de thon mariné.

Que M. Violette se rassure ! Son fils se présente au "bachot" le même jour que son ami Maurice, et tous les deux sont reçus honorablement. Un petit vieux à tête de macaque — l'examinateur scientifique — a bien fait patauger Amédée à propos de l'azote, mais le candidat est reçu tout de même. Il peut prétendre à tout, aujourd'hui. A tout, vous entendez bien.

A quoi, d'abord, si on y réfléchit, pourtant ? — Et M. Violette y réfléchit, quand il n'a pas encore fait sa station rue du Four. A quoi Amédée peut-il bien prétendre ? A pas grand'chose.

Sans doute, il pourrait entrer au ministère comme auxiliaire. Cent vingt-cinq francs par mois, et la gratification. Eh ! ce ne serait pas trop mal, pour débiter.

Mais M. Violette se rappelle ses sempiternelles années de bureau et tout le mal qu'il s'est donné pour deviner ce fameux rébus, resté célèbre dans l'administration, celui qui représentait d'abord un jeune lapin satisfaisant un besoin impérieux, puis un jeu de piquet avec la retourne, usqué d'un E majuscule, ce qui signifiait : *Lapereau vidant sa panse. E atout.* (La Providence a pensé à tout.)

Est-ce qu'Amédée va perdre sa jeunesse à déchiffrer des rébus ? M. Violette rêverait pour son fils, si c'était possible, une carrière plus indépendante, où il pût montrer de l'initiative. Le commerce, par exemple ? Oui ! c'est plein d'avenir, le commerce. À preuve, l'épiciier d'en face, un naïf qui n'a pas assez donné de coups de pouce, probablement, et qui vient de se pendre dans son arrière-boutique, plutôt que de faire faillite. M. Violette verrait avec plaisir son fils dans le commerce. S'il entrait chez M. Gaufre ? Pourquoi pas ? Le jeune homme pourrait devenir, par la suite, l'associé de son oncle, faire fortune.

M. Violette en parle à Amédée.

— Si nous allions voir ton oncle Isidore, dimanche matin ?...

L'idée de vendre des chasubles et des chemins de croix ne sourit guère à Amédée, qui cache au fond de son tiroir un petit cahier plein de sonnets et qui roule dans sa tête un plan de drame romantique, où l'on dira : « Pâques-Dieu ! » et « Mes-seigneurs ! » Mais, avant tout, il veut contenter son père. Il est si heureux de s'apercevoir que, depuis quelque temps, M. Violette s'intéresse davantage à lui, résiste un peu à sa funeste habitude. Le jeune homme se laisse donc faire. Le dimanche suivant, à midi, il se présente rue Servandoni, accompagné de son père.

Le « bondieusard » les reçoit avec honne et humeur, ma foi ! Il arrive de la grand-messe et vient de se mettre à table. Il leur propose même de l'imiter et de goûter à ses rognons sautés, un des triomphes de Bérénice, qui sort le déjeuner avec des mains chargées de bagues.

Mais les Violette ont déjeuné ; et l'employé expose sa requête.

— Oui ! — dit l'oncle Isidore, — Amédée pourrait entrer dans la maison. Seulement, vous savez, Violette, ce serait toute une éducation à refaire... Il faudrait commencer par le commencement, suivre la filière... Oh ! le garçon ne serait pas mal traité ! Il prendrait ses repas avec moi, n'est-ce pas, Bérénice !... Mais, d'abord, il faudrait trimer un peu, comme moi, quand j'ai débarqué de ma province, apprendre le travail du magasin, ficeler les paquets...

M. Violette regarde son fils et s'aperçoit qu'il a rougi de honte. Le pauvre homme reconnaît son erreur. À quoi bon avoir ébloui M. Patin, en pleine Sorbonne, en lui citant, sans broncher trois vers d'Aristophane, si c'est pour devenir homme de peine et emballer ? Allons ! Amédée bâillera devant les cartons verts et piochera les rébus de l'*Illustration*. C'était écrit !

On prend donc congé de l'oncle Isidore.

— Nous y réfléchirons, monsieur Gaure, et nous reviendrons vous voir.

Mais, à peine Bérénice a-t-elle refermé la porte sur eux :

— Il n'y a décidément rien à attendre de ce vieil égoïste, — dit M. Violette à son fils, — et nous irons voir demain mon chef de division, M. Courtet, à qui j'ai parlé de toi, à tout événement.

C'est un assez brave homme, ce chef de division. Oh ! trop de morgue et d'empois, bien sûr ; sa rosette rouge, large comme une pièce de quarante sous, crève les yeux, et il est bien imprudent de rester si longtemps adossé à la cheminée, les jambes cartées, car il va certainement brûler le fond de sa culotte. Mais n'importe ! il a des entrailles. Il s'est aperçu de la piteuse décadence du père Violette, « un pauvre diable, qui n'atteindra pas l'âge de la retraite. » Distributeur de ronds de cuir, M. Courtet en réservera un pour Amédée. Dans huit jours, le jeune homme sera nommé employé auxiliaire à quinze cents francs par an. C'est promis, c'est fait.

Pouah ! l'écrasante chaleur du poêle ! Fi ! la puanteur des

papers moisés ! Et pourtant, Amédée n'a pas à se plaindre. On aurait pu lui donner des chiffres à aligner pendant cinq heures de suite. Il doit à la bienveillance de M. Courtot d'avoir été mis d'emblée à la correspondance. Aussi creuse-t-il son protocole et devient-il rapidement très fort en politesse officielle. Il sait maintenant la nuance délicate qui existe entre « la considération distinguée » et « la considération la plus distinguée », et il a mesuré l'abîme qui sépare une « assurance d'une hommage ».

En somme, Amédée s'ennuie, mais il n'est pas malheureux car il a du temps pour rêver.

Le matin, il se rend à son bureau par le plus long, en cherchant à faire rimer « jour » et « amour » sans accoucher d'une platitude, ou bien il songe au troisième acte de son drame mil-huit-cent-trentesque et à la grande scène d'amour qui doit s'y passer au pied du gibet Montfaucon. Le soir, il va chez les Gérard, tous réunis autour de la lampe, dans la salle à manger, le père lisant son journal, les trois femmes tirant l'aiguille, et il bavarde avec Maria, qui lui répond, la plupart du temps, sans lever les yeux de son travail, peut-être parce que elle se doute, la coquette, qu'Amédée admire ses beaux cils baissés.

C'est en son honneur, en effet, qu'Amédée a rimé ses premiers sonnets, et il l'adore, bien entendu. Mais il est amoureux aussi des demoiselles Lantz, qu'il voit quelquefois chez Madame Roger, et qui, l'autre dimanche soir, avaient, toutes les trois, une rose dans leurs cheveux, ce qui les faisait ressembler à ces Panthéons en biscuit que les pâtisseries mettent en montre, les jours de grandes fêtes. Si Amédée était présenté aux onze mille vierges successivement, elles lui inspireraient onze mille désirs. Il y a aussi la bonne des gens du second, dont le regard de côté le trouble quand il la rencontre dans l'escalier, et son cœur défaille chaque fois qu'il tourne le bec de cane d'une boutique de la rue Bonaparte, où une mercière insidieuse et blonde le force toujours à choisir des gants sang de bœuf, qu'il a en horreur. Amédée est bien jeune ne l'oubliez pas ; il est amoureux de l'amour.

D'ailleurs, extrêmement timide, il n'a jamais eu l'audace de dire à la jolie mercière qu'il aimerait mieux des gants vert-bronze, ni la témérité de montrer à Maria Gérard les sonnets qu'il continue à composer pour elle, et où il met à présent « amours » au pluriel afin de faire rimer ce mot avec toujours ce qui est déjà un perfectionnement. Jamais il n'a même osé répondre au regard en coulisse de la petite bonne du second, et il a eu bien tort de se gêner ; car, un beau matin, en passant devant la boucherie, il voit le garçon étalier regarder vivement la fillette en lui disant avec galanterie un peu vive sur son joli petit aloyau.

Parfois, entre la sortie du bureau et le dîner, Amédée va voir son ami Maurice, qui a obtenu de madame Roger — ô faiblesse maternelle ! — la permission de se loger au Quartier Latin, « pour être plus à la portée de l'École de Droit. »

Dans un petit entresol, très bas de plafond, de la rue Monsieur-le-Prince, Amédée aperçoit, au fond d'un nuage de tabac turc, l'élégant Maurice, en veste écarlate, étendu sur un large divan. En entrant là, Amédée aspire un capiteux effluve de luxe et de volupté. Il y a des tapis épais, des livres de poètes, joliment reliés, sur les tablettes d'une crédence, un piano toujours ouvert. Un relent de fine parfumerie se mêle à l'odeur de la cigarette, et, sur le velours de la cheminée, Mlle Irma, la favorite du maître de céans, a laissé le roman à la mode, en marquant avec une épingle à cheveux la page interrompue.

Amédée passa là une heure exquisite. Maurice l'accueille toujours avec sa joyeuse bonté, où se sent à peine une nuance de protection. Il se promène dans la chambre, son torse fin bien moulé dans son veston rouge, allumant et jetant ses cigarettes, s'assied deux minutes au piano et joue un sanglot de Chopin, ouvre un livre et déclame une belle page, montre ses albums à son ami, lui fait dire quelques-uns de ses sonnets, les applaudit, effleure tout enfin sans appuyer ; et Amédée est de plus en plus conquis par cette grâce légère et diletante.

Pourtant Amédée ne peut guère jouir de son ami et le trouve rarement soul. A chaque instant—la clef est sur la porte—arrivent des camarades de Maurice, des jeunes gens de plaisir comme lui, mais plus vulgaires, n'ayant pas son ton et ses manières de gentilhomme ; ils viennent lui parler d'une partie projetée, lui rappeler un rendez-vous pour le soir. Souvent, l'un d'eux, son chapeau sur la tête, tape une polka, après avoir posé son cigare tout allumé sur le bord du piano. Ces vivours effarouchent un peu Amédée, qui a le malheur d'être délicat.

Quand les visiteurs sont partis, Maurice veut retenir son ami à dîner. Mais la porte s'ouvre encore, et Mlle Irma, frileuse sous ses fourrures et la voilette baissée,—un drôle de petit museau tout de même,—entre vivement, en faisant l'accueil le plus sympathique à Maurice.

—Bravo ! nous dînerons tous les trois.

Non. Amédée est effrayé par Mlle Irma, qui a déjà jeté son manchon sur le divan et a coiffé de sa toque de loutre la Vénus de Milo en bronze, sur la cheminée. Le jeune homme s'excuse ; il est attendu à la maison.

—Sauvage, va ! — lui dit Maurice, qui le reconduit en riant.

Des désirs, des rêveries ! C'est toute sa vie, au pauvre Amédée Violette. Parfois elle est triste ; car il souffre en voyant son père s'enfoncer toujours plus dans sa vie sombre ; car aucune femme ne l'aime et jamais il n'a dans son gousset un louis de vingt francs, un louis de plaisir et de liberté. Mais qu'il ne se plaigne pas, morbleu ! Sa vie est noble et belle ! Il sourit de joie en songeant qu'il a de bons amis ; son cœur bat à gros flocons à la seule pensée d'une femme ; il pleure d'ivresse en lisant de beaux vers ; le spectacle de la vie lui apparaît transfiguré par l'idéal et par l'espoir. Heureux Amédée ! Il n'a pas vingt ans !

## VII

Un matin d'hiver, brumeux et sombre, Amédée s'attardait au lit, quand son père entra dans sa chambre et lui remit une lettre que la femme de ménage venait d'apporter de chez le concierge.

La lettre était de Maurice, qui invitait son ami à dîner le soir même, à sept heures, chez Foyot, avec quelques camarades du lycée Henri IV.

—Tu m'excuseras de ne pas dîner avec toi ce soir, papa,—dit joyeusement Amédée. — Maurice Roger nous régale au restaurant.

Mais la gaieté du jeune homme tomba brusquement, quand il regarda son père qui venait de s'asseoir sur le bord du lit. Il était devenu presque effrayant à voir, cet homme vieux avant l'âge, au teint livide, aux yeux injectés de sang, avec sa mèche de cheveux d'un gris sale qui s'éparpillaient sur sa tempe droite, et rien n'était plus navrant que son geste sénile, quand il posait à plat sur ses cuisses ses mains tremblantes et décharnées. Amédée, qui savait, hélas ! comment son père en était arrivé là, eut le cœur remué de pitié et de honte.

—Es-tu souffrant, aujourd'hui ? — dit le jeune homme. — Aimes-tu mieux que nous dînions ensemble, comme tous les jours ? Je vais écrire un mot à Maurice. Rien n'est plus simple.

—Non ! mon enfant, non ! — lui répondit M. Violette d'une voix sourde. — Va te distraire un peu avec tes amis. La vie que tu mènes auprès de moi n'est que trop monotone, et je le sais bien. Va t'amuser, tu me feras plaisir. Seulement, j'ai une idée qui me tourme, ce matin, qui me tourment plus que d'habitude... et je veux te la confier.

—Et laquelle donc, cher papa ?

—Amédée, au mois de mars dernier, il y a eu quinze ans que ta mère est morte. Tu l'as à peine connue. C'était la meilleure et la plus douce des créatures, et tout ce que je te souhaite, mon enfant, c'est de rencontrer une telle femme sur ton chemin, d'en faire la compagne de ta vie, et d'être plus heureux que moi, mon pauvre Amédée, de la conserver toujours. Or, depuis ces quinze affreuses années que ta mère n'est

plus là, j'ai bien souffert, vois-tu, horriblement souffert, et je ne me suis jamais... jamais consolé. Si j'ai vécu, si j'ai trouvé, malgré tout, la force de vivre, c'est uniquement pour toi et en souvenir d'elle. Je crois avoir fait à peu près mon devoir. Te voilà grand garçon ; tu es intelligent et honnête, et tu as un emploi qui te donne du pain. Cependant, je me demande souvent... oh ! bien souvent... si, en effet, j'ai rempli tous mes devoirs envers toi. Ah ! ne proteste pas, — ajouta le malheureux homme, qu'Amédée avait entouré tendrement de ses deux bras. — Non ! mon pauvre enfant, je ne t'ai pas suffisamment aimé. La douleur avait pris trop de place dans mon cœur. Dans ces dernières années surtout, pas assez appuyé ma faiblesse sur ton jeune bras. J'ai trop cherché la solitude. Tu me comprends, Amédée, — s'écria-t-il dans un sanglot, — je ne puis pas t'en dire davantage. Il y a des heures de ma vie qu'il faut que tu ignores, et, si tu as le chagrin de savoir ce que je deviens pendant ces heures là, il faut que tu n'y penses jamais, que tu l'oublies. Je t'en supplie, mon enfant, ne me juge pas avec sévérité... et, un de ces jours, si je m'en allais. Ah ! il faut t'y attendre... le fardeau de ma douleur est trop lourd ; il m'écrasera. Eh bien, si je m'en allais, promets-moi, mon fils, d'être indulgent pour ma mémoire, et, quand tu penseras à ton père, de te dire seulement : " Il a été bien malheureux ! "

Amédée pleurait à chaudes larmes sur l'épaule de M. Violette, qui, de ses mains tremblantes, caressait doucement la belle chevelure de son fils.

—Mon père, mon bon père, — disait Amédée en sanglotant, — je te respecte et je t'aime de tout mon cœur. Je vais m'habiller bien vite. Nous irons ensemble au ministère, nous en reviendrons de même, et nous dînerons tous les deux, comme une paire d'amis... Laisse-moi ne pas te quitter aujourd'hui, je t'en conjure !

Mais M. Violette s'était levé tout d'un coup, comme prenant une résolution.

—Non ! Amédée, — fit-il avec fermeté. — Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, et ton cœur s'en souviendra... Il suffit... Va t'amuser, ce soir, avec tes amis. A ton âge, la tristesse est dangereuse... Moi, j'irai dîner chez le père Bastide, qui vient de prendre sa retraite, et qui m'a vingt fois invité à venir voir sa maisonnette, au Grand-Montrouge... C'est convenu... Je le veux, entends-tu bien... Allons ! essuie tes yeux et embrasse-moi.

Et, après avoir encore étreint longuement et tendrement son fils, M. Violette sortit de la chambre. Amédée l'entendit, dans l'entrée, prendre son chapeau et sa canne, ouvrir et fermer la porte, et descendre l'escalier d'un pas pesant.

Un quart d'heure après, comme le jeune homme traversait le Luxembourg pour se rendre, lui aussi, au bureau, il rentra, Louise Gérard, son rouleau de musique à la main, qui allait donner ses leçons en ville. Il fit quelques pas à côté d'elle, et l'excellente fille remarqua tout de suite ses yeux rouges et sa figure bouleversée.

—Qu'avez-vous donc, Amédée ? — lui demanda-t-elle avec inquiétude.

—Louise, — lui répondit-il, — ne trouvez-vous pas que mon père est bien changé depuis quelques mois ?

Elle s'arrêta, et fixa un moment sur lui, en silence, des yeux brillants de compassion.

—Bien changé, en effet, mon pauvre Amédée. Vous ne me croiriez pas, si je vous disais que je ne l'ai pas remarqué... Mais, quelle que soit la cause qui a pu... comment dirai-je ?... qui a pu altérer ainsi la santé de votre père, vous ne devez songer qu'à une chose, mon ami ; c'est qu'il a été bien tendre et bien dévoué pour vous, qu'il est resté veuf tout jeune, qu'il ne s'est pas remarié, et qu'il a subi, pour se consacrer tout entier à son unique enfant, de longues années de solitude et de douloureux souvenirs... Il faut penser à cela, Amédée, à cela seulement.

—Je ne l'oublie jamais, ma chère Louise, n'en doutez pas... et mon cœur est plein de reconnaissance... Ce matin encore, il a été pour moi si affectueux et si bon... Mais sa santé est

ruinée ; il est maintenant un vieillard sans force. Bientôt, — j'en ai plus que la crainte, j'en ai la certitude, — bientôt, il sera incapable de tout travail... Je vois encore trembler ses pauvres mains... Or, il n'a même pas droit à la retraite. S'il ne pouvait plus faire sa besogne au ministère, à peine obtiendrait-il — et par faveur encore ? — un maigre secours... Et moi, pendant de longues années, je ne puis espérer qu'un salaire insuffisant... Oh ! penser que la catastrophe approche, qu'un de ces jours il peut tomber malade, devenir infirme, peut-être, et que nous serons presque des indigents, et que je ne pourrai pas entourer de soins sa vieillesse... Voilà ce qui me fait frémir.

Ils marchaient côte à côte sur la terre molle et humide du grand jardin, parmi les arbres dépouillés, et un brouillard léger, mais pénétrant et amer, les faisait frissonner sous leurs vêtements.

— Amédée, — dit Louise en regardant le jeune homme avec une sérieuse douceur, — je vous ai connu tout petit et je suis votre aînée... J'ai vingt deux ans révolus, Amédée... cela fait de moi presque une vieille fille, et cela me donne le droit de vous gronder un peu. Vous manquez de confiance dans la vie, mon ami, et c'est mal, à votre âge... Allez ! nous avons tous nos soucis. Croyez vous que je ne m'aperçoive pas que mon père vieillit beaucoup, lui aussi, que ses yeux baissent, et que nous sommes, à la maison, bien plus gênés qu'autrefois !... En sommes-nous plus tristes ?... Maman fait moins de petits plats, et moi, je cours Paris pour gagner mes cachets, voilà tout. Mais nous vivons à peu près comme avant ; et notre chère Maria... c'est notre jolie enfant, à tous, et elle est la joie et la parure de la maison... eh bien, notre Maria a tout de même de temps en temps, une robe fraîche et un gentil chapeau... Je n'ai pas d'expérience, mais il me semble que, pour me sentir vraiment malheureuse, il faudrait que je n'eusse plus personne à aimer. C'est la seule privation qui vaille la peine qu'on s'en occupe, celle-là... Savez-vous que je viens d'avoir une des plus grandes joies de ma vie ? Je m'étais aperçue que papa fumait moins de l'habitude, pour faire des économies, le pauvre homme ! Mais, par bonheur, j'ai trouvé une leçon nouvelle, aux Batignolles, et, dès que j'ai eu l'argent de mon premier mois dans ma poche, j'ai rapporté un gros paquet de tabac et je le lui ai mis sur sa planche... Je sais le chagrin secret qui vous torture au sujet de votre père ; mais songez qu'il a bien souffert, qu'il vous aime, que vous êtes sa véritable consolation... Et quand vous serez dans vos idées noires, venez chez vos vieux amis, Amédée. Ils tâcheront de vous réchauffer le cœur au foyer de leur amitié et de vous communiquer leur courage, le courage des pauvres gens, qui est fait d'un peu d'insouciance et de beaucoup de résignation.

Ils étaient arrivés sur la terrasse florentine où sont les reines et les dames de marbre, et, au delà de la balustrade ornée de grands vases, ils apercevaient, noyés dans la brume, le morne bassin avec ses deux cygnes, la solitude des allées bien sablées, les boulingrins sans fleurs, d'une verdure pâle, entourés de squelettes de lilas, et la façade du vieux palais, dont l'horloge marquait dix heures.

— Dépêchons-nous, — dit Louise, après un regard jeté au cadran — et reconduisez-moi jusqu'à l'omnibus de l'Odéon... Je suis un peu en retard.

Tout en marchant à côté d'elle, il la considérait. Hélas ! non, elle n'était pas belle, la pauvre Louise, malgré ses grands yeux si aimants, et pas coquette non plus. Un méchant chapeau fermé, un mantelet serrant les épaules, des gants re-teints, des gros souliers de fatigue, oui ! c'était bien la maîtresse de musique à deux francs l'heure. Mais quelle bonne et vaillante fille ! Avec quelle effusion de cœur elle avait parlé des siens ! C'était pour gagner le tabac du père et la robe neuve de sa jolie sœur, dont elle ne prononçait le nom avec un sourire maternel, qu'elle portait ainsi dès le matin, par le brouillard, et qu'elle allait rouler dans les voitures publiques et courir les boues de Paris. Sa personne, encore plus que ce qu'elle venait de dire, versait au cœur du faible et mélancolique Amédée l'énergie et le désir des viriles desseins.

— Ma chère Louise, — dit-il avec émotion, — je suis bien heureux d'avoir une amie telle que vous... Et voilà si longtemps !... Vous rappelez-vous, quand nous étions enfants, nos chasses au bonnet à poils ?

Ils venaient de sortir du jardin et se trouvaient derrière l'Odéon. Les deux chevaux de l'omnibus en station, deux perchons d'un blanc jaunâtre, déjà fatigués et montrant leurs côtes, frottaient leurs museaux l'un contre l'autre, comme pour se caresser ; puis le cheval de gauche leva sa lourde tête et la posa amicalement sur la crinière de son compagnon.

Louise désigna du doigt à Amédée les deux pauvres bêtes, dont l'attitude était touchante.

— Leur sort — dit-elle en souriant — est bien dur, n'est-ce pas ?... N'importe ! ce sont de bons camarades, eux aussi... et c'est assez pour qu'ils le supportent.

Et, après avoir donné une poignée de main à Amédée, elle grimpa lestement dans la voiture.

Toute la journée, au ministère, Amédée fut encore inquiet de son père, et, vers quatre heures, un peu avant l'instant du départ, il se rendit au bureau de M. Violette. Mais on lui apporta là que l'employé venait précisément de partir, en disant qu'il dînait au Grand Montrouge, chez un ancien camarade ; et Amédée, un peu rassuré, se décida à rejoindre son ami Maurice au restaurant Foyot.

## VIII

Amédée arriva le premier au rendez-vous ; mais, à peine eut-il prononcé le nom de Maurice Roger, qu'une voix de brouze beugla en haut d'un escalier en vrille : " Voyez... Salon jaune ", et qu'il fut conduit et introduit devant un couvert éblouissant par un garçon à barbeche de yankee, agile comme un prestidigitateur.

Ce frétilant personnage escamota immédiatement à Amédée son pardessus et son chapeau, et le laissa seul dans le cabinet tout radieux de bougies allumées.

Evidemment, il s'agissait d'un festin. Un majestueux buisson d'écrevisses flamboyait au milieu de la table, et chaque couvert — il y en avait cinq — était escorté de son peloton de verres, grands et petits.

Presque aussitôt Maurice survint, accompagné des autres convives, trois jeunes gens mis avec une grande recherche, en qui Amédée ne reconnut pas tout d'abord les " potaches " à barbe naissante, à tunique sale, à bas bleus tirebouchonnés, qui naguère usaient en même temps que lui les fonds de leurs pantalons à liseré rouge sur les bancs du lycée Henri IV.

Mais, après des : " bah ! c'est toi ! ", des poignées de main et des " t'en souviens tu ! " tout le monde se retrouva.

Comment ! ce bout d'homme râblé, le nez au vent, si satisfait de sa personne, et qui ne perd pas un pouce de sa taille, c'est Gorju, qui voulait se faire acteur ? Mais il l'est maintenant, ou à peu près, puisqu'il suit le cours de Régnier au Conservatoire. Déjà cabotin des pieds à la tête, il porte beau, et, depuis trois minutes qu'il est entré, il a regardé dix fois dans la glace son nez retroussé et sa face aux gros traits, faite pour être vue de loin, dont les joues sont devenues bleues sous le rasoir. Son premier soin est d'informer Amédée qu'il a renoncé à son nom de Gorju, impossible au théâtre, et qu'il a pris le pseudonyme de Jocquelet. Puis, sans perdre un instant, il parle de ses " moyens ", de son " charme " et de son " physique ".

Et ce grand et beau garçon à favoris si purs, dont la tête aux traits réguliers a l'air d'avoir été sculptée dans du savon et qui vient de déposer sur le canapé une lourde serviette d'avocat ? Mais c'est Arthur Papillon, le lauréat en discours latin, celui qui voulait organiser une " parlotte " au lycée et diviser la classe de rhétorique en groupes et en sous-groupes, comme un parlement. " Qu'est-ce que tu deviens, Papillon ? " Papillon fait son droit et est secrétaire de la conférence Patru, naturellement.

Par exemple, Amédée a tout de suite reconnu le troisième convive.

—Tiens ! Gustave ! — s'est-il écrié joyeusement.

Oui ! Gustave, l'ancien "cancro", celui qu'on appelait Porte-Bonheur, parce que son père avait fait une immense fortune dans les guanos. Pas changé, Gustave ! Toujours ses yeux creux et son teint de vert-de-gris. Mais quel chic ! Tout à l'anglaise, depuis le bout de ses bottines pointillées de petits trous, jusqu'au fer à cheval de son épingle de cravate. On dirait un jockey endimanché. Ce farceur de Gustave ! Et que fait-il, à présent ? Mais rien. Son père n'a-t-il pas gagné deux cent mille livres de rente à tripoter dans les sientes d'Albatros ? Gustave apprend à connaître la vie, voilà tout ; et il entend, par là, se réveiller tous les jours vers midi, avec la bouche amère du souper de la vieille, et, toutes les nuits, être surpris par l'aurore à la table de baccarat du club des Gâteux, après cinq heures d'horloge passées à dire "hac !" d'une voix sourde et accablée. Gustave apprend la vie, vous dis-je ; ce qui, vu sa mine de clown macabre, pourrait bien l'amener, un de ces jours, à faire une tout autre connaissance. Mais qui pense à la mort, à cet âge-là ? Gustave veut connaître la vie, entendez-vous ? et lorsque une grosse quinte de toux l'interrompt dans un de ses éclats de rire idiots, ses camarades de Club des Gâteux lui tapent dans le dos en lui disant qu'il a avalé de travers. Satané Gustave, va !

Cependant, le garçon aux allures d'escamoteur paraît avec le potage, et il a tellement un geste de Robert-Houdin en découvrant la soupère, qu'on est tout surpris de n'en pas voir jaillir un bouquet de roses ou un lapin vivant. Mais non ! c'est une croûte au-pot, tout simplement, et les convives l'attaquent avec vigueur et en silence. Mais, après le vin du Rhin, toutes les langues se délient, et dès que la soie Normande a été engloutie, — oh ! les glorieux appétits de la vingtième année ! — les cinq jeunes gens parlent tous à la fois.

Quel tapage ! Les phrases se croisent comme des fusées. Gustave, forçant sa voix éteinte, vante les performances d'un "stepper" qu'il a essayé, le matin même, dans l'allée des cavaliers. — Entre nous, il aurait mieux fait de rester tard au lit et de boire un peu d'huile de foie de morue. — Maurice crie au garçon de déboucher le chat-au-Léoville. Amédée ayant parlé de son drame au futur comédien, Gorju, dit Jockuelet, de sa voix de trompette qui sort de son nez en trompette, tranche immédiatement de l'homme d'expérience, propose ses conseils et cite avec admiration le fameux mot de Talma à un poète dramatique : "Sur tout, pas de beaux vers !" Et Arthur Papillon, qui se destine à la tribune et trouve l'occasion excellente pour s'exercer à dominer le tumulte des Assemblées, brome, pour lui tout seul, l'éloge d'un discours de Jules Favre, qu'il a entendu la veille au Corps législatif.

Dans cette mêlée de conversations, le timide Amédée est vaincu d'avance ; Maurice, lui aussi, ne tarde pas à se taire, avec un sourire un peu dédaigneux sous sa jolie moustache dorée ; et un accès de pituite met bientôt Gustave hors de combat. Seuls, pareils à deux vaisseaux de ligne qui lâchent tour à tour leur bordée, l'avocat et le cabotin continuent à se canonner de paroles. Arthur Papillon, qui est de l'opposition libérale et souhaite que le gouvernement impérial revienne au "jeu pacifique et régulier des institutions parlementaires," a le dessus un moment et développe, d'une belle voix ronde, le dernier article du *Courrier du Dimanche*, mais, déployant son terrible organe où semblent éclater tous les buccins de Gé déon, le comédien reprend l'offensive, et, décidément victorieux, il débite cent sottises, déclare que le personnage d'Alcèès doit être poussé au bouffon, blague Shakespeare et Hugo, exalte Scribe et les "carcassiers," et, malgré son profil de gargouille moyen-âge qui lui assure pour l'avenir, dans l'emploi comique, le sociétariat à part entière, il affirme qu'il est venu au monde pour jouer les jeunes premiers et qu'il se charge de rendre "sympathique" le rôle de Néron dans *Britannicus*.

Cela deviendrait assomant sans l'entrée en scène des perdreaux truffés que l'escamoteur découpe et distribue en moins de temps qu'il ne lui en faudrait pour battre un jeu de cartes "nullement préparé." Il sert même au naïf Amédée le plus

mauvais morceau, absolument comme il le forcerait à choisir le neuf de trèfle. Puis il verse le chambertin ; de nouveau toutes les têtes s'exaltent, et l'entretien — c'était inévitable — tombe sur les femmes.

C'est Jockuelet qui a commencé, en prononçant le nom d'une des plus jolies artistes de Paris. Il les connaît toutes, dresse la liste de leurs admirateurs, détaille leurs beautés comme un marchand d'esclaves.

—Ainsi, la petite Lucile Prunelle qui vient de "se mettre" avec le grand Moncontour.

—Pardon, — interrompt Gustave (mon Dieu ! qu'il a mauvais mine !), — pardon... elle l'a déjà quitté pour Cerfbeer, le banquier.

—Moi, je te dis que non.

—Moi, je te dis que si.

On se disputerait presque, si Maurice, pour rompre les chiens, n'attaquait, de son air affable et goguenard, le bel Arthur Papillon au sujet de ses amours.

Car le jeune avocat boit beaucoup de tasses de thé orléanistes, va dans les mêmes salons que Beulé et Prévost-Paradol, accompagne des femmes politiques aux réceptions de l'Académie française.

—C'est par là que tu dois faire des ravages, scélérat !

Mais Papillon se défend, avec des sourires pleins de fatuité et de sous-entendus.

D'ailleurs, il se déclare très difficile en cette matière. Il rêverait une Egérie, un esprit supérieur.

Sur une nouvelle plaisanterie de Maurice, l'avocat formule en ces termes son programme amoureux :

—Voyez-vous... Une femme aurait-elle l'intelligence d'Hypatie, la sensibilité d'Héloïse et le sourire de la Joconde, si elle n'a pas aussi la gorge de la Vénus de Médicis... je ne saurais l'aimer.

Sans aller si loin, le comédien se montre aussi très exigeant, notamment au point de vue plastique. Pour lui, Déborah, la tragédienne de l'Odéon, — une statue grecque ! — a de trop grandes mains ; et la ravissante Blanche Pompon, qui incendie les avant-scènes des Variétés, n'est qu'une poupée de cire.

La naïf Amédée est au supplice. Toutes ses illusions — désir et sentiment mêlés — sont blessées cruellement. Et puis, il vient de se découvrir une déplorable faculté, une nouvelle cause d'être malheureux : le spectacle de la sottise le fait souffrir. Que ces jeunes gens sont grossiers et menteurs ! Gustave lui semble un pur crétin, Arthur Papillon un pédant, et quant à Jockuelet, il le trouve aussi insupportable qu'une grosse mouche à viande bourdonnant entre la vitre et le rideau, dans la chambre d'un homme nerveux.

Heureusement, Maurice fait encore diversion, en éclatant d'un juvénile éclat de rire.

—Eh bien, mes amis, — s'écrie-t-il, — vous êtes tous des niais, et je ne suis pas comme vous, par Priape ! Je ne crache pas dans ma soupe... Vive la femme et vivent les femmes !... Oui ! toutes ! Les jolies... et les autres !... Car ce n'est pas vrai, il n'y a pas de laides, non d'un sexe !... Je ne veux pas m'apercevoir que cette miss de keepsake a des pieds d'Anglaise, et j'oublie le teint de moissonneuse de la fille d'auberge, si sa gorge est fermée au point d'user la toile de sa chemise... Donc, ne dites plus d'âneries et faites comme moi ! et le garçon va nous déboucher un peu de champagne, n'est-ce pas ? pour boire à la santé de l'amour !

Maurice est un cynique ; mais cette explosion de jeunesse fait du bien quand même. Tout le monde applaudit. Le prestidigitateur en tablier blanc, qui s'agite autour de la table comme un pensionnaire du Palais des singes, fait sauter le bouchon d'une bouteille de roederer, — c'est étonnant qu'il n'en sorte pas un feu d'artifice, — et voilà la bonne humeur revenue.

Il est tard, pas loin d'onze heures, et les camarades se donnent les poignées de main de l'adieu dans un brouillard intense, qui sent la suie, et où les becs de gaz ressemblent aux lanternes de papier des marchandes d'oranges. Brrr !!! Quelle humidité !



—Adieu.

—Au revoir.

—Bonsoir à ces dames.

Arthur Papillon, qui est en habit et en cravate blanche, comme tous les soirs, a encore le temps de se montrer dans un salon politique de la rive gauche et d'y apercevoir l'historien genevois, Moichod, auteur de cette fameuse *Histoire de Napoléon*, où il est établi que Bonaparte fut un médiocre général et que toutes ses batailles ont été gagnées par ses lieutenants. Jockeulet, lui, veut entrer à l'Odéon et entendre, pour la dixième fois, le cinquième acte d'une pièce à grand succès de l'école du bon sens, dans laquelle le héros, après avoir débâté contre l'argent pendant quatre actes, en vers mal rimés, épouse, au dénouement, la jeune fille millionnaire, pour la plus grande satisfaction des bourgeois. Quant à Maurice, avant d'aller rejoindre, rue Monsieur-le-Prince, Mlle Irma, qui a dû prendre la clef sous le paillason et qui est probablement en train de faire ses papillotes, il reconduit Amédée un bout de chemin.

Amédée regagne alors tout seul la rue Notre-Dame-des-Champs, frissonnant dans le brouillard, plein de tristesse et de malaise.

Non ! non ! ce n'est pas vrai. Il y a un autre amour que celui des brutes ; il y a d'autres femmes que les filles coquettes. Et voilà qu'il pense à sa camarade d'enfance, à la jolie petite Maria, et qu'il la revoit, brochant près de la lampe de famille et causant avec lui sans lever les yeux, pendant qu'il admire ses beaux cils baissés ; et il est stupéfait en songeant tout à coup que la présence de cette enfant délicieuse ne lui a jamais donné le moindre trouble, qu'il n'a jamais souhaité d'autre bonheur que celui d'être auprès d'elle. Pourquoi un sentiment pareil au sien ne s'épanouirait-il pas un jour dans le cœur de Maria ? N'ont-ils pas grandi ensemble ? N'est-il pas le seul jeune homme qu'elle connaisse intimement ? Devenir son fiancé, quelle douceur ! Oui ! c'est ainsi qu'il faut aimer. Désormais, il passera toutes ses soirées chez les Gérard, comme le lui conseillait la bonne Louise ; il se tiendra le plus près possible de sa chère petite Maria, content de l'entre parler de la voir sourire, et il attendra, le cœur plein de tendresse, l'instant où elle s'apercevra enfin qu'il l'aime et où elle consentira à devenir sa femme. Oh ! l'exquise union de deux cœurs purs ! Est-ce qu'un tel bonheur existerait ?

Ce beau rêve a réchauffé le cœur du jeune homme. Il arrive, tout joyeux, devant sa maison ; il donne un vigoureux coup de sonnette, grimpe lestement les étages et ouvre la porte de son logis. Mais quoi ?... Son père est donc rentré bien tard ? Un filet de lumière brille sous la porte de sa chambre à coucher.

—Pauvre homme ! — pense Amédée, se rappelant la scène du matin. — Serait-il indisposé ?... Voyons vite...

Mais à peine a-t-il ouvert la porte qu'il recule en poussant un cri de détresse et d'horreur.

A la lueur de la bougie qui brûle sur la cheminée, Amédée a vu son père étendu sur le parquet, la chemise débraillée et par rouge de sang, tenant encore dans sa main droite, crispée par l'agonie, le rasoir avec lequel il s'est coupé la gorge.

Où ! elle a lieu quelquefois, l'union absolue de deux pauvres êtres dans l'amour, et c'est le bonheur sur la terre ! Mais si l'un des deux meurt, l'autre ne se console pas.

M. Violette ne s'est pas consolé.

## IX

Maintenant, Amédée n'a plus de famille.

Au lendemain de la mort de son père, il a même rompu violemment avec son seul parent, M. Isidore Goufre. Car le bon dieusard, sous prétexte que le suicide lui faisait horreur, a laissé mener au cimetière, dans un corbillard de sixième classe, le mari de sa propre nièce, et n'a pas honoré de sa présence un convoi auquel le chemin de la paroisse était interdit, ce qui n'a pas empêché le saint homme, ce jour-là même, d'engloutir à son déjeuner, tout en tonnant contre les progrès du matérialisme,

des tripes à la mode de Caen, chef-d'œuvre hebdomadaire de Bérénece.

Amédée n'a plus de famille, et ses amis sont dispersés.

En récompense de deux examens de droit que Maurice a passés comme en se jouant, Mme Roger a voulu régaler son fils d'un voyage en Italie, et ils viennent de partir ensemble.

Quant aux Gérard, ah ! les pauvres gens ! Juste un mois après la mort de M. Violette, le vieux gravur a été tué raide, sur sa planche, par une attaque d'apoplexie foudroyante, et, ce jour-là, l'on n'aurait pas trouvé cinquante francs dans le tiroir de la commode. Autour du trou béant où l'on descendit, congrument vêtu de sapin, l'obscur et honnête artiste, il n'y eut que le groupe noir des trois femmes qui pleuraient. Amédée en grand deuil de son père et une douzaine d'anciens camarades de Gérard, rapins vieillissés à chapeaux pointus, dont les crinières romantiques avaient grisonné. Tout de suite, il fallut vendre, pour faire un peu d'argent, ce qui restait d'épreuves de choix dans les cartons, les quelques morceaux de peinture donnés jadis par les amis devenus plus ou moins célèbres, les derniers bibelots en ruines, enfin le pauvre trésor d'art qui faisait le charme du logis. Puis vint Amédée Gérard, afin que sa fille aînée fût un peu moins éloignée des pensionnats qui l'employaient comme maîtresse de piano, s'en alla loger tout là-haut, rue Saint-Pierre, à Montmartre, où l'on trouva un petit rez-de-chaussée pas cher, avec un jardinet grand comme la main.

Amédée, réduit à ses cent vingt-cinq francs par mois, avait dû, lui aussi, quitter le logement trop coûteux de la rue Notre-Dame-des-Champs, vendre la plus grande partie du mobilier familial. Ne gardant que ses livres et de quoi garnir une chambre, il s'était perché, au faubourg Saint-Jacques, sous les toits d'une vieille maison.

C'était bien loin de là, Montmartre et la rue Saint-Pierre. Voilà que, dans son chagrin, il ne pouvait plus voir aussi souvent qu'il l'aurait voulu les amies qu'une communauté de deuil lui rendait plus chères que jamais.

Une seule consolation lui restait, le travail littéraire. Il s'y jeta éperdument, endormit sa douleur avec le fécond et merveilleux opium de la poésie et du rêve. D'ailleurs, il commençait à trouver sa voie, sentait qu'il avait à dire quelque chose de nouveau. Depuis assez longtemps déjà, il avait jeté au feu ses premiers vers, imitations maladroitement des maîtres préférés, et son drame mille-huit-cent-trentesque, où les deux amants chantaient un duo de passion sous le gibet. Il revenait à la vérité, à la simplicité, par le chemin des écoliers, par le plus long. Le goût et le besoin le prirent à la fois d'exprimer naïvement, sincèrement, ce qu'il avait sous les yeux, de dégager ce qu'il pouvait y avoir d'humble idéal chez les petites gens parmi lesquels il avait vécu, dans les mélancoliques paysages des banlieues parisiennes où s'était écoulée son enfance, en un mot, de peindre d'après nature. Il essaya, sentit qu'il réussissait, et il vécut alors les plus belles et les plus nobles heures de sa vie, celles où l'artiste, déjà maître de son instrument et ayant encore l'abondance et la vivacité des sensations de la jeunesse, écrit la première œuvre qu'il sait bonne, et l'écrit avec un entier désintéressement, sans songer même que d'autres la verront, travaillant pour lui seul, pour la seule joie de produire et de répandre hors de lui tous ses souvenirs, toute son imagination, tout son cœur. Instants de pur enthousiasme et de parfait bonheur qu'il ne retrouvera jamais plus, quand il aura mordu au fruit savoureux du succès, quand il sera enfiévré par le désir de la gloire ! Heures délicieuses, heures sacrées, qui ne se peuvent comparer qu'aux ivresses du premier amour !

Pendant les mois d'hiver qui suivirent la mort de son père, Amédée travailla courageusement. Lévé dès six heures du matin, il allumait sa lampe et le petit poêle de faïence, le poêle de blanchisseuse, qui chauffait sa chambre haute, et, marchant de long en large ou courbé sur sa page, le poète commençait vigoureusement sa lutte avec les images, les mots et les idées. A neuf heures, il sortait, déjeunait dans une crémérie voisine, puis allait à son bureau. Là, ses fastidieuses paperasses une



fois noircies, il avait encore deux ou trois heures de simple présence, qu'il employait à lire, en prenant des notes, les volumes empruntés par lui, chaque matin, à un cabinet de lecture de la rue Royer-Collard ; car il s'était déjà aperçu qu'on sort du collège à peu près ignorant et ayant, tout au plus, appris à apprendre. Il s'échappait du ministère à la nuit tombante, regagnait son faubourg par le boulevard des Invalides et le boulevard Montparnasse, qui, à cette époque, étaient encore plantés d'ornes séculaires ; et parfois, courant devant lui, l'allumeur, armé de sa lance à feu, faisait brusquement éclater les larges jets de gaz, sous les squelettes des vieux arbres défeuillés. Cette promenade, qu'Amédée s'imposait par hygiène, le ramenait vers six heures devant un repas d'artisan, au fond de la petite crémerie située en face du Val-de-Grâce, où il avait pris ses habitudes ; puis il remontait dans son grenier à rimes, rallumait poêle et lampe, et hardi ! à la besogne jusqu'à minuit ! Cet effort ardent, continu, cette tension de la volonté, entretenaient dans son esprit la chaleur, la verve, l'excitation, indispensables à la production poétique. Sa pensée, sans cesse épanouie, était prête à recevoir les germes que souffle le vent mystérieux de l'inspiration ; et, par instants, stupéfait de voir sa plume courir si rapidement sur la page, il s'arrêtait plein de l'ineffable orgueil d'avoir ainsi réduit à l'obéissance les verbes et les rythmes, et il se demandait quelle puissance surnaturelle lui permettait de charmer ces farouches et divins oiseaux.

Le dimanche, il se faisait apporter à manger par la concierge de sa maison, piochait toute la journée et ne sortait que vers cinq heures de l'après-midi, pour aller dîner chez maman Gérard. C'était la seule distraction qu'il se permit, ou, pour mieux dire, la seule récompense qu'il s'accordât. Il traversait tout Paris à pied, achetait, rue Fontaine, un gâteau pour le dessert, puis grimpeait sans fatigue, grâce à ses jambes de vingt ans, jusqu'à ces ruelles escarpées et solitaires du sommet de Montmartre, éclairées alors par les derniers réverbères à poulies, et où l'on pouvait se croire dans un coin perdu de province.

On l'attendait pour servir la soupe, et le jeune homme, vêtu de noir, s'asseyait entre la veuve et les deux orphelines.

Hélas ! comme elle est devenue austère, à présent, la vie de ces pauvres femmes ! Damourtte, l'ancien prix de Rome, le membre de l'Institut, s'est tout de même rappelé qu'il avait fait jadis des charges d'atelier avec Gérard, et a obtenu pour sa veuve un secours annuel de la direction des Beaux-Arts. Mais c'est une aumône, — à peine de quoi payer le loyer. Heureusement, la bonne Louise, qui a déjà l'air d'une vieille fille, à vingt-trois ans, court la ville toute la journée, avec son rouleau de musique sous son châle de deuil. Elle a beaucoup de leçons, et plus de vingt maisons dans Paris sont devenues, par ses soins, à peu près inhabitables, à cause des fillettes aux mains rouges qui les font trembler au fracas des gammes chromatiques. Le gain de Louise constitue donc aujourd'hui le plus clair revenu de la famille. Quel paradoxe étrange que la vie sociale dans les grandes cités, où la *Dernière pensée de Weber* peut rapporter le prix d'un pain de quatre livres, et où l'on paie la note de l'épicier avec le produit du *Menuet de Boccherini* !

Malgré tout, on a peine à joindre les deux bouts chez les Gérard, et la petite Maria a voulu se rendre utile, elle aussi, aider sa mère et sa sœur. Elle a toujours montré de grandes dispositions pour le dessin ; autrefois, son père lui a donné quelques leçons de pastel. Maintenant elle va travailler au Louvre, s'exerce à copier les Chardin et les Latour. Elle va là toute seule. C'est même un peu imprudent. Elle est si jolie ! Mais Louise n'a pas le temps de l'accompagner, et maman Gérard est bien forcée de garder la maison, pour faire le ménage et la cuisine. Aussi l'apparition de Maria au Musée a déjà troublé le cœur de bien des jeunes rapins. On signale plusieurs cas de tristesse persistante et de perte d'appétit dans l'atelier de Flandrin ; et deux élèves de Signol, qui se sont surpris à rôder autour de la jolie copiste, se haïssent secrète-

ment comme des rivaux et roulent dans leur esprit des projets de duel à l'américaine.

Dire que Maria n'est pas un peu flattée de voir tous ces jeunes admirateurs tourner timidement et respectueusement autour d'elle, prétendre que, si elle ôte son chapeau et le pose sur un montant de son cheval, c'est uniquement parce que le calorifère lui donne la migraine et nullement pour montrer ses beaux cheveux, ce serait mentir comme une profession de foi électorale. Pourtant la mignonne devient sérieuse, je vous assure, ou du moins veut le devenir. Elle travaille consciencieusement, fait des progrès, et sa dernière copie — le portrait de cette jeune marquise qui tient un bichon enrubanné sur ses genoux — n'est vraiment pas mal.

Précisément, cette copie procure à la gentille artiste une bonne aubaine.

Le père Issacar, le marchand de bric-à-brac du quai Voltaire, — un juif de l'ancien style, dont la sordide houppelando à brandebourgs donne des démangeaisons rien qu'à la regarder, — s'approche un jour de Maria, en train de crayonner une rose dans la perruque poudrée de sa marquise, et, après avoir soulevé un chapeau assez gras pour faire la soupe de toute une caserne :

— *Matemoiceille*, — lui dit-il. — *futriez fus me vabriquer une toussaine de bordraits de vamille ?*

La jeune fille ne comprend pas tout d'abord, mais, malgré son abominable charabia, le juif finit par s'expliquer.

Tout s'achète, de nos jours, même la noblesse. Pourvu que vous ayez un portefeuille suffisamment garni, rien n'est plus simple. Moyennant finance, vous vous procurerez, au Vatican, — deuxième corridor à droite, troisième porte à gauche, là, vous y êtes, — un titre de comte romain tout battant neuf. Une agence héraldique — voir aux annonces — plante et fait croître, à votre intention, un arbre généalogique à l'ombre duquel on pourrait donner un déjeuner champêtre de vingt-cinq couverts. Vous achetez un château à poivrières — les poivrières sont essentielles, — dans un coin de province bien réactionnaire. Vous visitez les châtelains d'alentour avec une fleur de lys d'or à votre cravate, vous vous manifestez comme légitimiste enragé et clérical féroce, vous donnez des dîners et des chasses, et le tour est joué. Parions que votre fils se mariera au faubourg Saint Germain, dans une famille qui descendra authentiquement des Croisés.

Seulement, pour exécuter cette agréable bouffonnerie, vous ne devez pas oublier certains accessoires, notamment les portraits de vos aïeux. Ils doivent orner les murailles du castel où vous régalez les hobereaux. Mais, dans le choix de cette galerie de famille, il faut du tact. Pas d'exagération, croyez-moi. Ne remontez pas trop haut. Ne vous attribuez pas, comme fondateur de race, un chevalier bardé de fer, hideusement peint sur bois, avec son écusson dans l'angle du panneau. Prenez date seulement du Vert-Galant. C'est plus vraisemblable. Contentez-vous d'un chef de dynastie, — chic Porbus, — dont la barbe grise descende sur une fraise bien tuyautée. Tenez ! j'en ai vu un très bien dans ce genre-là, l'autre jour, près de la place Royale, chez un revendeur de l'ancienne rue du Pas-de-la-Mule. Il y avait, précisément, un caniche qui levait la patte dessus pendant que je passais. Vous pourrez vous procurer cet aïeul-là dans les environs de quinze francs, en marchandant un peu.

Ou plutôt, non. Ne vous donnez pas tant de mal. Adressez-vous au spécialiste, au père Issacar. Soyez tranquille, il vit encore. C'est chez lui qu'on trouve de magnifiques aïeux ! Et pas cher ! si même vous consentez à ne descendre que de simples robins, le prix sera insignifiant. C'est pour rien, les présidents à mortier. Naturellement, si vous voulez être "d'épée", avoir du haut clergé parmi vos ascendants, le prix augmente. Mais il n'y a encore que le père Issacar pour vous donner, à un taux raisonnable, un évêque drapé d'hermine, ou un mestre-de-camp à perruque Louis XIV, avec le cordon bleu, s'il vous plaît, et une cuirasse sous son habit rouge.

Ce qui fait bien dans une série de portraits de famille, par

exemple, c'est un petit lot de pastels. Que diriez-vous d'un abbé aux yeux à fleur de tête, d'une vieille dame décolletée, d'un capitaine de dragons coiffé du casque à peau de tigre (c'est dix francs de plus s'il a la croix de Saint-Louis) ? Le père Issacar, qui connaît son affaire, a toujours en réserve un trontaino de ces portraits-là, dans de charmants cadres de l'époque, fabriqués tout exprès pour lui au faubourg Saint-Antoine, et qui, tous, ont été enterrés pendant quinze jours et criblés de gros plombs de chasse, pour obtenir la moisissure et les trous de vers indispensables.

Vous comprenez maintenant pourquoi l'estimable juif, faisant dans les salles du Louvre sa promenade hebdomadaire, prit intérêt à la petite Maria en train de copier une charmante marquise de Latour. Justement, il manquait alors de marquises poudrées. Il pria la jeune fille d'emporter sa copie chez elle et de lui faire douze copie de cette copie, en variant seulement la couleur de la robe et en ajoutant un détail particulier à chaque portrait. Aussi, au lieu d'un bichon, la marquise no. 1 tiendrait un carlin, la marquise no. 2 une grenuche, la marquise no. 3 un drageoir, la marquise no. 4 un éventail. Le visage pouvait rester le même. Pour le père Issacar, toutes les marquises en poudre se ressemblaient. Il exigeait pourtant qu'elles fussent toutes pourvues d'une mouche près de l'œil droit. Cela il y tenait. La mouche était, à ses yeux, le symbole du 18<sup>ème</sup> siècle.

Le père Issacar, homme équitable, s'engageait à fournir les châssis, les papiers spéciaux et les bâtons de pastels, et à payer chaque marquise quinze francs. De plus, il promettait, s'il était content du premier travail, de commander, dans un bref délai, à la jeune artiste, une douzaine de chanoinesses de Remireront et une demi douzaine de gendarmes de la Maison du Roi.

J'aurais voulu que vous fussiez chez ces dames Gérard, le soir où la petite Maria rentra à la maison avec cette bonne nouvelle. Louise, qui revenait de faire par la ville sa distribution de double-croches, et la pauvre mère Gérard, en avaient les yeux pleins de larmes de joie.

—Comment, ma mignonne, —disait le maman en embrassant sa fille cadette, —toi aussi, tu vas t'occuper de notre pot-au-feu !

—Voyez-vous, cette petite sœur ? —s'écriait Louise en riant cordialement. — Elle va gagner de l'argent gros comme elle. Sais-tu que je suis jalouse, moi, avec mon piano, mon art de désagrément ?... A la bonne heure, le pastel ! Ça n'est pas bruyant, ça ne gêne pas les voisins, et, quand tu seras vieille, tu pourras dire : " Je n'ai jamais fait de musique à personne.

Mais Maria ne voulait pas qu'on plaisantât. Ah ! on l'avait toujours traitée en poupée, en gamine, en enfant gâtée, qui ne savait que se coiffer et se chiffonner des robes. Eh bien, on verrait, on verrait !

Et le dimanche suivant, donc, quand Amédée arriva pour dîner, avec son gâteau, on lui conta plusieurs fois toute l'histoire, avec cent détails, et on lui montra les deux premières marquises que Maria avait déjà finies et à qui elle avait mis des mouches larges comme des pains à cacheter.

Elle parut, ce jour-là, au jeune homme, plus séduisante, que jamais, et il conçut alors ses premières ambitions. S'il avait assez de talent, cependant, pour sortir de son obscurité ? S'il devenait un écrivain fameux, gagnant facilement sa vie ? Ce n'était pas impossible, après tout. Oh ! avec quelle ivresse il demanderait à cette exquise enfant d'être sa femme ! Que ce serait doux de la sentir heureuse par lui, fière de lui ! Mais il n'y fallait pas songer, pour le moment. Ils étaient tous trop pauvres. Et puis, Maria pourrait-elle l'aimer ?

Il se l'était déjà demandé souvent, et avec inquiétude. Dans son cœur, — il en était bien sûr, — l'amitié d'enfance était devenue une sincère tendresse, un véritable amour. Mais rien ne pouvait lui faire espérer que la même transformation se fût opérée chez la jeune fille. Elle traitait toujours le poète très affectueusement, mais comme un bon camarade, rien de plus, et elle n'était pas plus émue en sa présence que du temps où

elle se mettait à l'affût avec lui derrière le canapé merdoie du père Gérard, pour chasser le bonnet à poils.

Amédée avait mis, tout naturellement, la famille Gérard dans la confiance de ses travaux. Après le dîner dominical, autour de la table cirée où la vieille maman venait de servir le café, le jeune homme lisait parfois à ses amies, d'une voix lente et grave, le poème qu'il avait composé pendant la semaine. Un peintre épris d'intimité, ayant le goût et le sens des scènes d'intérieur, comme l'avaient si profondément les vieux maîtres de l'école hollandaise, aurait été ému devant le groupe formé par ces quatre personnages en douil. Le poète, son manuscrit à la main gauche, et, de la droite, ébauchant dans le vide une caresse rythmique, était assis entre les deux sœurs. Mais, tandis que Louise, un peu trop maigre, fanée avant l'âge, point jolie, ses yeux attentifs fixés sur le visage du lecteur, écoutait avec avidité, la jolie Maria, distraite, faisant une moue presque ennuyée, regardait machinalement, de l'autre côté de la table, la mère Gérard qui tricotait de profil, l'air sérieux, ses lunettes posées très bas sur le bout de son nez.

Hélas ! pendant ces lectures, c'était Louise seulement qui poussait souvent un soupir d'émotion qui parfois même avait deux grosses larmes sous ses paupières ; c'était elle seulement qui trouvait pour féliciter le poète, le mot juste et fin, prouvant qu'elle avait compris, qu'elle était touchée. Tout au plus Maria accordait-elle à Amédée, encore tout agité par la déclamation de ses vers, un " c'est bien joli ! " dit par complaisance, un banal sourire de remerciement.

Elle ne goûtait donc pas la poésie ? Plus tard, s'il l'épousait, elle resterait donc indifférente aux efforts artistiques de son mari, à sa vie intellectuelle, insensible même à la gloire qu'il pourrait recueillir ? Que c'était douloureux pour Amédée de se poser cette question !

Bientôt, Maria lui inspira un nouveau souci.

Il y avait trois mois déjà que Maurice Roger était en Italie avec sa mère, et, depuis deux lettres écrites de Milan, au début du voyage, dans le premier coup d'enthousiasme. Amédée était resté sans nouvelles de son ami. Il excusait d'ailleurs cette négligence de la part du paresseux Maurice, qui lui avait dit en souriant, au départ, de ne pas compter sur son exactitude épistolaire.

Or, à chaque visite d'Amédée chez les dames Gérard, Maria lui avait toujours demandé :

—Et votre ami Maurice ? Avez-vous reçu de ses nouvelles ?...

D'abord, il n'y avait pas pris garde. Mais tant de persistance finit par l'étonner, par faire naître même un soupçon dans son cœur, que rendait à la longue un peu ombrageux la froideur de la jeune fille.

Maurice Roger n'avait fait chez les Gérard, du vivant du père et toujours en compagnie d'Amédée, que trois ou quatre visites fort courtes. Il avait observé devant Maria la correction la plus respectueuse, et tous deux n'avaient peut-être pas échangé vingt phrases. Comment Maria avait-elle gardé de ce passant, de cet inconnu presque, un souvenir si particulier ? Était-ce possible qu'il lui eût laissé une si profonde impression inspiré un sentiment peut-être ? Attendait-elle son retour ? Souhait-elle le revoir ? Cachait-elle, au fond de son cœur, en pensant à lui, une tendre espérance ?

Quand ces craintes traversaient la pensée d'Amédée, il se sentait le cœur troublé et la bouche amère. Heureux Maurice, qui n'avait qu'à se montrer pour plaire ! Oh ! tout de suite, rougissant de honte, le généreux poète chassait cette velléité d'envie. Mais chaque dimanche, quand Maria, baissant les yeux, et la voix légèrement embarrassée, renouvelait sa demande : " Et M. Maurice ? Vous n'avez pas de ses nouvelles ? " Amédée recevait une cruelle sensation de découragement et songeait avec une tristesse immense :

—Elle ne m'aimera jamais !

Pour vaincre ce nouveau chagrin, il voulut se plonger encore plus profondément dans le travail. Mais il ne retrouva pas son entrain, son énergie d'auparavant. A travers les giboulées et les coups de soleil du mois de mars qui finissait, le

printemps était arrivé. Maintenant, quand Amédée se réveil lait, à six heures du matin, il faisait grand jour. Ouvrant la fenêtre de sa mansarde, il admirait, au-dessus de l'horizon des toits, le large et frais soleil montant dans le ciel d'un gris tendre. Du jardin du couvent qu'il avait sous les yeux, montait une bonne odeur d'herbe et de terre humide. Dans le couvert des tilleuls taillés en voûte, qui conduisait à une Vierge de plâtre sous une niche de maçonnerie, un premier et près que imperceptible frisson, un pressentiment de verdure, pour ainsi dire, courait déjà parmi les branches noires, et les trois amandiers du potager étaient parés de leurs fleurs délicates. Le jeune poète était envahi alors par une langueur accablante et pourtant douce. La pure image de Maria, qu'il évoquait habituellement à son réveil, comme une prière, devenait bien vite confuse et s'évaporait de son souvenir. Il s'essayait cependant, une minute ou deux, devant sa table de travail, relisait les dernières lignes d'une page commencée. Mais aussitôt il était vaincu par la lâcheté physique, et, dans la rêverie à laquelle il s'abandonnait, il se disait qu'il avait vingt ans et que ce serait bien bon, après tout, de jouir de la vie.

• FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

La deuxième série a pour titre: L'AMOUR PARTAGÉ.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPECIALITÉS**

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**"LE SAMEDI"**

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.  
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PAP TOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU & CIE.

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montreal.

**Grande Sensation!**

LES

**CHEVALIERS DU POIGNARD**

Magnifique Roman à Bon Marché

**15 c. — seulement — 15 c.**

**17 c. — par la poste — 17 c.**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

**MUSIQUE NOUVELLE**

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00  
Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

**ROMANCES**

La Fée des Eaux, L. Gastinel . . . . . 40c.  
Poésies de Lamartine, L. Barrollhet . . . . . 60  
Heures de Réverie, L. Gastinel . . . . . 60

**CHANSONS FRANÇAISES**

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski  
Portrait, M. de Barrival  
Paquerotte, C. Michaud  
La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin  
Goutte de Rosée, A. Boieldieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand  
L'Alcyon, Victor Massé  
Le Jeune Poète, A. de Longperrier  
La Louange de Sylvie, Emile Durand  
Reines des Fleurs, A. Reichardt  
L'Etoile du Matin, P. Soulié  
Le Vieux Chêne, F. Godefroid  
Doux Reveil, D. F. E. Auber  
Le Réve Etoilé, Emile Durand  
Yvonne au Cour de Marbre, Bazzoni  
Le Régiment qui Passa, A. Poulhiès  
Un Réve de Carnaval, V. Mela  
La Jonque des Amants, A. Gouzion  
Nanctte, Victor Masse.  
Chanson de Fortunio, Alfred de Musset  
Chanson de la Révènce, A. Kettonus  
Chanson Gaélique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé  
Aubade, Victor Hugo  
Pensez à Moi, L. M. Gottschalk  
Mourir ou se Vanger, M. Am. Buslon  
Chemin Falsant, E. Boulanger  
La Belle Toscane, L. Gordigliani  
Un Premier Amour, F. Bérat  
Le Reveil de l'Italie, T. Ritter  
La Pauvre Marie, A. Barbier  
Mandoline, Victor Massé  
L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann  
Frère et Sœur, Henri Pottier  
La Jeune Fille et l'Echo, L. Gaillard  
O Salutaris, A. de L. Grimoard  
6 Mélodies, C. M. de Wober.  
Le Palanquin, Emile Durand  
Une Nuit de Mai, J. J. Masset





Co remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'affusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

Remède naturel pour les  
Attaques d'Épilepsie, Mal caduc, Hystérie,  
Danse de St. Vite, Névrosité, Hypo-  
condrie, Melancolie, Inébrité,  
Insomnie, Etourdissement,  
Faiblesse du Cerveau et  
de la Moëlle Epinière.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.  
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

# LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

*Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.*

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE PAR JOUR POUR LA SEMAINE FINIS  
SANT LE 5 AOUT 1893,

# 30,971

**Bureaux**

71 et 71a Rue Saint-Jacques, Montréal.

- Liste des numeros parus dans la Bibliothèque a Cinq Cents
- Lo Banquier des Pirates, 1ro série.
  - L'Archipel en feu, 2o série.
  - Taucrédo de Rohan.
  - Lo Petit Vieux des Batignoles.
  - La Rose Blanche, 1ro série.
  - Lo Dernier des Enfants d'Edouard, 2o série
  - Lo Pêcheur de Perles, 1ro série
  - Les Frères de la Cote, 2o série
  - Les Voleurs de Chevaux, 1ro série
  - La Chasse aux brigands, 2o série
  - Lo Poua Rouge, 3o série
  - Lo Crimo de Pierrofito, 1ro série
  - La Révélation, 2o série
  - Colomba 1ro série
  - La Vengeance Corso, 2o série
  - Lo Fou Yegof, 1ro série
  - L'Invasion, 2o série
  - Lo combat de Falkenstein, 3o série
  - L'Honnête Criminel
  - Lo bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1re série
  - Bon sang ne peut mentir, 2o série
  - Valérie, 3o série
  - L'Héritage Fatal, 1ro série
  - Lo Jettatore, 2o série
  - La Jeune Indienne, 1re série
  - Partie pour lo Canada, 2mo série
  - Les Chevaliers de l'As du Pique, 1ro
  - La Fille de Margarete, 2o série
  - Lo Diamant Caché, 1o série
  - Camille, 2o série
  - Lo Testament du Commandeur, 3o
  - Une Famille Corse, 1re série
  - La mort de Pierre Duvernay, 1re série
  - La Folle, 2o série
  - Lo Sacrifice de Germaine, 3o série
  - La Vengeance, 4o série
  - La Justice de Dieu, 5o série
  - Ginevra
  - La Chasse à l'Héritage, 1ro série
  - Lo bal Masqué, 2o série
  - Les Deux Sœurs, 3o série
  - Lo Itévénant, 1re série
  - Tom Sandons, 2e série
  - L'Œil de Vichnou, 3e série
  - L'homme à l'oreille cassée, 1ro série
  - Lo colonel Fougas, 2e série
  - Vou du Haine, 1ro série, Lo Chat du bord
  - 2o " La Brule-Gueule
  - 3o " Philopen lo Poupican
  - 4e " Chouans et Républicains
  - 5e " A coups de fusil
  - 6e " L'Enlèvement de Jeann
  - 7o " Kernoo
  - 8e " A la Balonnette
  - 9e " Lo secret de Philopen
  - 10e " Crochotout
  - Lo dernier des Trémolin
  - Lo mangour de Poudre
  - L'Assassinat de Versailles
  - Lo crimo de la rue St Laurent
  - 1ro partie, Lo Meurtre
  - 2o " La chasse à l'Homme
  - 3o " L'Expiation
  - La mort d'un Forcat,
  - 1ro partie, L'Évasion du Bagne
  - 2o " Forcats et Gardarmes
  - 3o " La mort de Rouget
  - Lo condamné à Mort,
  - 1ro partie, Lo Mort Ressuscité
  - 2o " L'Echafaud
  - Les Ecumeurs de Rivières
  - 1ro partie, Les débutants du Bossu
  - 2o " A la recherche de son
  - 3o " Père et fils [Pèr
  - Vingt ans à la Bastille
  - L'Assassiné Vivant,
  - 1ro partie, Lo Crime
  - 2o " Disparu
  - 3o " Lo Délectivo et 1ro partie de Floréal
  - Floréal, 1ro partie
  - 2o partie, Dans les Mines
  - 3o " La famille Charlot
  - Sans Cœur 1ro série
  - La Voix Maudite, 2mo série
  - Lo Fou, 3mo série
  - Lo Mariage ou l'Echafaud, 1ro série
  - L'Assassin de sa Femme, 2o série
  - Lo Mari empoisonné, 3o série
  - Uno misérable fin, 4o série
  - Les Jeunes Filles de Paris, 1ro série
  - Les Mauvaises Langues, 2o série
  - Lo Secret d'une Morte, 3e série
  - Lo Cœur et l'Honneur, 1ro série
  - l'ivresse du Cœur, 2e série
  - Désespoir et Suicide, 3e série
  - Los Mariages d'Intérêt
  - 1re série, Un Mariage d'Inclination
  - 2e série, Un Duel au Mariage
  - 3e série, Los Mariages d'Amour
  - 4e série, Un Mariage Heurcux
  - Les Deux Rivaux, 1ro série
  - Deux Epreuves, 2o série
  - Lo Mariage Rompu, 3 mo série
  - Lo bello suicidé, 4mo série
  - Lo Pardon
  - 1ro série, Los Fiançailles
  - 2o série, Lo Devoir et l'Honneur
  - 3e série, Los Tempêtes du Cœur
  - 4o série, Un Double Mariage
  - Graziolla, 1ro série
  - Uno Tombo, 2e série
  - Lo Fou par Amour
  - Les Brigands, 1ro série
  - Uno nuit d'angoisse, 2o série
  - La Maison du Franc, 3o série
  - Lo Beau-François, 4o série
  - Lo Loup dans la Bergerie, 5o série
  - La Itévanché de Vassour, 6o série
  - Lo Vol et l'Amour, 1o série
  - L'Épreuve, 2o série
  - Lo Malfaiteur, 3o série
  - Jo vous tueral, 4mo série
  - Vendu par son Père, 1o série
  - Les angolasses d'un Père, 2o série
  - Lo bon Ange, 3o série
  - Lo Coupable, 4o série
  - Uno Révélation Pénilble, 5e série
  - Un coup de théâtre, 6e série
  - Les chevaliers du couteau, 1re sé
  - La lettre enchantée, 2o série
  - Un Drama dans un puits, 3e série
  - Amour! Amour! 4e série
  - Les Gucux, 5e série
  - La Fille de la Victime! 6e série
  - La Sentenco, 7e série
  - Uno Légende Indienne, 1ro
  - Lo Sorcier, 2o série
  - La Vengeance d'une Femme,
  - Deux Haines, 4o série
  - Les Deux Orphelins, 1ro série
  - Les Ravisours, 2e série
  - Enlèvement et Duel, 3o série
  - La Frochard, 4e série
  - La Petite Avougle, 5e série
  - Lo Mariage Forcé, 6e série
  - Lo Calvaire d'une Orphelino, 7e série
  - L'Histoire de Marianno, 8e série
  - La Prison des Fiancés, 9e série
  - L'Egoisme du Cœur, 10e série
  - Uno Famille qui tue, 11e série
  - L'Avou, 12e série
  - La Fin d'une Infortune, 13o série
  - Fin d'une Misérable, 14e série
  - Amour et Bonheur, 15e série
  - Jean Loup
  - 1o série, Jean Loup [vago
  - 2o série, Légende de l'homme sau-
  - 3o série, L'Amour d'un Sauvage
  - 4o série, L'Enfant du Malheur
  - 5e série, Deux Larmes
  - 6e série, L'Oiseau Noir
  - 7e série, Colombe et Vautours
  - 8e série, Lo Commencement de la
  - 9o série, Lo Dossier d'un Bandit
  - 10e série, Un Bouquet Fait Parler
  - 11e série, Lo Réveil de Jeanno
  - 12e série, Lo Rendez-Vous
  - 13e série, La Mémoire du Cœur
  - 14e série, Russo contre Russo
  - 15e série, Lo Triomphe de la Ca-
  - 16o série, L'Argent n'est Rien
  - 17e série, Les yeux d'une Femme
  - 18e série, Lo Mort Vivant
  - 19e série, Vengeance de Femme
  - 20e série, Lo Vrai Châtiment
  - 21o série, La Belle Dyorah
  - Lo Dame en Noir
  - 1o série, La Dame en Noir
  - 2e série, La Provocation
  - 3e série, Uno Pago d'Amour
  - 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant
  - 5e série, L'Enfant Retrouvé
  - 6o série, Amis et Rivaux
  - 7o série, Lo Réveil d'une Volonté
  - 8e série, Prologue d'une Sombre
  - 9e série, Honheur Perdu
  - 10e série, La Rovanche de Blanche
  - 11e série, Soldats et Bandits
  - 12e série, Douleur d'Amour
  - 13o série, Souffrance Inconnue
  - 14e série, Rayon de Soleil.
  - Sergo Panino
  - 1e série, Sergo Panino
  - 2e série, Entre Femmes
  - 3e série, Gendro et Belle-Méro